

Titre

Sous titre

Jeannine Gros

Préface

Merci à Maman de nous livrer ce témoignage, le parcours très particulier d'une femme témoin de la grande histoire, et plus particulièrement de celle de la viticulture bourguignonne.

Voici quelques mots introductifs, avant qu'elle nous livre sa version :

Jeanine, née dans le Jura en 1929, a perdu sa mère en 1934. Élevée par son père assisté d'une gouvernante, Mme Hory, elle passe tous ses jours fériés avec ses oncles et tantes qui tiennent avec son père une exploitation forestière prospère, dans les années trente à cinquante-cinq. Cette période est aussi celle de la guerre, de l'exode, de la ligne de démarcation qui sépare les deux communes où se situent l'entreprise et le domicile.

En 1954, Jeanine épouse Jean Gros à Vosne-Romanée, d'une famille de viticulteurs particulièrement connue : Domaines Gros, Gros-Renaudot, Louis Gros, Indivision Gros. Le couple aura trois enfants, Michel, Anne-Françoise et Bernard, qui reprendront le flambeau avant de le transmettre à leur tour...

Elle devient maire de la commune dans les années soixante-dix, à une époque où la vie politique était plutôt rare chez une femme, d'autant plus pour prendre la tête d'un village aussi réputé que Vosne-Romanée, mondialement connu. En même temps que son mandat de maire, elle dirige le domaine, nouant des contacts dans le monde entier, tandis que mon père tombe subitement malade en 1975 ; il garde des séquelles neurologiques définitives, dont essentiellement une surdité profonde. → *suite à une Anafite N'adelle*

Maman est sur tous les fronts en tant que dirigeante du domaine, chef de famille et coordonnant le village le temps de quatre mandats de maire.

Elle organise ensuite la transmission du domaine familial avec mon père, pour que mes deux frères et moi continuions l'histoire du vignoble et du domaine de nos arrière-grands-pères, dont les vins en bouteilles étaient présentés à l'Exposition universelle de Paris de 1900¹, alors que les autres producteurs vendaient encore leur récolte en fûts aux négociants locaux.

Les vins de la famille font d'ailleurs toujours référence dans des ouvrages, et se bonifient encore parfois dans des caves privées : nous recevons encore des lettres et commentaires de dégustations, le dernier relatant un clos vougeot 1951 sous l'étiquette Louis Gros.

Aujourd'hui le domaine familial s'est divisé, au cours de successions, mais je dirais plutôt qu'il s'est ramifié, chacun apportant son savoir et sa passion, permettant finalement au domaine ancestral de s'agrandir et de mieux rayonner dans le monde entier. Nos enfants prennent en charge nos domaines, tandis que nos petits-enfants grandissent et s'apprentent. Ils appartiennent à la 7^e génération de viticulteurs depuis l'installation de notre ancêtre à Vosne-Romanée, lui-même issu d'une famille de viticulteurs bourguignons. Chacun apporte sa couleur, son prénom, son originalité, ce qui permet finalement une distribution plus large des domaines « Gros », toujours respectés pour leur qualité dans plus de trente pays dans le monde.

Nul doute que le récit de la vie de Jeanine participera à écrire les belles pages viticoles des générations à venir, puisque chacun sait bien que pour faire de belles bouteilles, il faut une terre, des racines profondes et un travail de longue haleine.

¹ Le Pavillon de la Bourgogne à l'Exposition universelle de 1900 a été érigé par les chambres de commerce de la Bourgogne viticole. Pour celles-ci, il s'agit d'aller à l'Exposition pour séduire la clientèle internationale, comme ont pu le faire au cours des Expositions précédentes les vins de Bordeaux et de Champagne



Un célèbre agronome disait d'ailleurs : « Pour faire un grand vin, il faut un fou pour planter la vigne, un savant pour faire le vin, un sage pour le régler et un poète pour le chanter.

Nos descendants trouveront leur propre partition pour continuer d'écrire le récit de la famille et l'histoire de nos terres de Bourgogne.

Pour raison de santé, Maman ne vit plus à Vosne-Romanée quand elle écrit ces pages, mais à la Villa Médicis de Beaune, toujours entourée de vignes.

Anne-Françoise

Small, faint, illegible markings or artifacts on the left side of the page.

Enfance entre Champagnole et Montrond

C'était la Noël 1934 et j'avais cinq ans.

Mes grands-parents étaient là pour les fêtes de fin d'année, dans notre maison de Champagnole, petite ville du Jura de 4 500 âmes. Au milieu de la nuit, j'ai vu partir ma mère, accompagnée d'une ou deux personnes. Le lendemain, il me fut dit que Maman avait été hospitalisée à Lons-le-Saunier, grande ville située à trente-cinq kilomètres à l'ouest. Alors qu'elle avait aidé la femme du notaire à soigner celui-ci de la diphtérie dont il est mort, elle avait contracté la maladie. La diphtérie était alors une maladie redoutable, et la vaccination qui l'a éradiquée n'en était qu'à ses prémices.

D'après ce qu'on m'a dit, le traitement hospitalier initial fut particulièrement efficace, puisqu'en deux ou trois jours, elle fut remise sur pied. Pour preuve, elle s'était mise à dessiner la porte d'entrée de la maison qu'elle voulait construire avec mon père.

C'est que Maman était artiste. Jeune femme contemporaine des Années folles, elle avait appris le piano au ~~conservatoire~~ ^à Dijon ^{Au prix du Conservatoire de} et chantait, dessinait et pratiquait la gravure sur différents supports : bois, étain, cuir. Il me reste d'elle dans mon appartement de la Villa Médicis une petite table gravée. Même après son mariage, elle avait poursuivi ses activités artistiques.

Pourtant, malgré ces signes de guérison encourageants, ma mère Lucie Gabrielle Bard – qui se faisait appeler Yvonne –, née au Creusot a brutalement été emportée le 27 décembre par une septicémie, la nuit même de sa reprise d'activité artistique.

Très vite, mes oncles et tantes sont venus me chercher à Champagnole pour m'emmener à Montrond, me répétant :

– Tu sais, tu ne reverras plus jamais ta maman, elle est partie au ciel.

Et ils insistaient :

– Tu ne reverras plus jamais ta maman...

Mon grand-père maternel, Jean (dit Jules) Bard, était originaire de Blanzay, en Saône-et-Loire. Avec ses frères, il avait monté une entreprise de peinture en bâtiments et ravalements. Il avait fait fortune en restaurant dans les années 1919-1920 les maisons du Nord, détruites par la guerre de 1914.

J'ai grand souvenir de ce grand-père et de sa maison du Creusot. Je pourrais presque en dessiner encore les plans, près de quatre-vingts printemps après. Je revois aussi ma grand-mère se maquillant, ou plutôt se pomponnant devant le miroir. Souvenirs de mes années insouciantes d'enfant sans histoire... Avant mes cinq ans, ce grand-père avait fait une attaque cérébrale qui l'avait laissé paralysé, jusqu'à sa disparition.

Deux mois après le décès de sa fille, ma grand-mère maternelle Marie Machuron Bard qui m'avait prise sous sa protection est morte de chagrin, le 1er mars de cette année 1935. Plus tard, on m'a raconté qu'elle avait fait une commotion cérébrale et je ne sais même pas si elle était allée à l'inhumation de sa fille, tellement elle était désespérée par ce drame brutal. Elle avait été retrouvée inanimée dans son lit, après quelques semaines de très profonde dépression.

Très vite, il a fallu trouver une solution pour s'occuper de moi. Entre mon grand-père maternel physiquement diminué et mon père qui travaillait toute la journée, le choix de l'embauche d'une gouvernante à plein-temps s'est imposé. Mon père courait les forêts et se rendait quotidiennement à la scierie voisine, dont l'entreprise familiale était le fournisseur quasi exclusif et le principal client : mon père y donnait sur place ses ordres de coupe, selon les arbres à disposition, sachant tirer profit des meilleures sections de bois :

— Dans celui-ci, faites un plateau de 80, dans celui-là, un plateau de 25...

Trois candidates se sont succédé en quelques semaines, mais refusaient toutes de devoir s'occuper de moi le soir et la nuit, même si elles dormaient sur place, disposant d'une chambre à la maison. Elles acceptaient bien de s'occuper du grand-père, mais pour moi, elles ne voulaient assurer que le minimum, à savoir me nourrir le midi. Devant ces insuffisances, il fut décidé de me placer pensionnaire dans l'établissement dans lequel j'étais scolarisée depuis l'âge de deux ans, pour m'offrir l'éducation que ma mère n'aurait pu m'apporter avec autant de constance. Avait-elle besoin de temps pour sa pratique artistique, dont ses cours de musique dispensés par un professeur, pour me scolariser aussi jeune ? Sans doute n'était-elle pas faite pour rester à la maison en mère maternelle, tout entière à son parcours artistique.

À cinq ans, je dormais donc à l'école Jeanne d'Arc de Champagnole, dans une demi-pension très particulière, puisque je déjeunais le midi chez moi ! Les grandes s'occupaient de moi gentiment, et je n'ai pas de mauvais souvenir de cette période. Les dames en civil qui dirigeaient la petite école n'étaient pas des bonnes sœurs, même si l'équipe éducative tenait les élèves avec beaucoup de rigueur jusqu'au brevet.

La quatrième gouvernante fut la bonne, si je puis dire. Enfin, cette dame accepta de s'occuper de moi à plein temps, et je quittais le pensionnat pour vivre à nouveau chez mon père. Marguerite Hory avait quitté son mari précipitamment, elle cherchait un emploi et avait accepté de s'occuper de la môme.

Il faut préciser que Mme Hory était une emmerdeuse, pour parler à mots couverts. Elle avait bien accepté le poste, mais elle était sournoise et ne ratait jamais l'occasion de se venger quand elle avait un compte à *gérer* avec moi, par exemple en me servant un plat que je n'aimais pas : soupe à l'oignon, oseille ou autre plat à vomir, son imagination n'avait d'égal que sa cruauté ! J'ai bien dû me venger moi-même de ses mauvais comportements envers moi, mais j'ai oublié ce que j'ai pu lui faire subir...

Quelques mois plus tard, mon grand-père maternel invalide et dont le handicap devenait trop lourd fut placé en foyer d'accueil chez une dame de Lons-le-Saunier, où il mourut environ un an plus tard, en 1936. Nous ne vivions donc plus qu'à trois, mon père, la gouvernante et moi. Comme de bien entendu, Mme Hory tenta des rapprochements affectifs avec mon père, bel homme s'il en est et relativement aisé, mais sans succès. Lui-même avait des relations galantes avec deux dames en ville, d'après ce que me racontait ma gouvernante. J'avais aperçu ces dames, qui m'avaient paru fort raffinées.

Je suis née Deville, patronyme que j'ai gardé jusqu'à mon mariage. Joseph Deville, mon père, premier garçon après les deux sœurs de la fratrie, était associé avec celles-ci et ses deux frères cadets dans une entreprise d'exploitation forestière créée par son père. En semaine à Champagnole où je vivais entre mon grand-père diminué et un père très occupé

professionnellement, élevée par ma gouvernante, je profitais avec plaisir de mes oncles et tantes paternels tous les jours fériés à Montrond.

L'entreprise achetait des *coupes* de bois, où les bûcherons n'abattaient que les arbres marqués pour laisser la reforestation naturelle s'effectuer. Le gros des abattages était réalisé l'hiver ; les branches servaient essentiellement à l'alimentation du marché de bois de chauffage, à l'exception des plus importantes, et les troncs partaient à la scierie à l'attention des charpentiers, menuisiers et ébénistes, selon la qualité et l'essence de l'arbre duquel ils provenaient. Un de mes oncles passait beaucoup de temps en forêt, où il gérait les feuillus, hêtres, chênes ou arbres remarquables tandis que mon père s'occupait surtout des sapins. Tout était récupéré d'un arbre : le bois de chauffage et la charbonnette pour les boulangers étaient vendus directement, transportés dans les camions de l'entreprise, tandis que le bois d'œuvre partait à la scierie avant sa vente à un artisan. Le bois coupé mettait parfois une année pour rejoindre la scierie après avoir été abattu, le temps d'être sorti de la parcelle. Il y était entreposé encore plusieurs mois, en attente d'être débité et de rejoindre un terrain à Champagne pour terminer de sécher et trouver son client, parfois deux ou trois ans après l'abattage. C'est un travail de longue haleine entre l'achat d'une coupe et le paiement du bois par l'artisan...

Une échelle de temps virgilienne qu'on retrouve finalement dans le travail de la vigne, entre la plantation, les premières vendanges à quatre ans et le travail nécessaire avant la vente, dont les deux années en fûts. Les revendeurs achètent le vin dès sa mise en bouteille, mais les amateurs viennent un peu plus tard, même s'ils savent qu'ils doivent se dépêcher, car il n'y en a pas pour tout le monde ! Pour obtenir un produit de grande qualité, il faut plutôt miser sur une dizaine d'années de travail en amont.

Dans une sorte de routine qui s'est poursuivie pendant l'Occupation, chaque samedi ou premier jour de vacances, mon oncle Louis venait me chercher à Champagne pour m'emmener à Montrond, le village voisin de dix kilomètres. Là-bas, je profitais en petite princesse de l'attention de mes deux tantes et deux oncles. Le dimanche midi, mon père venait déjeuner avec sa famille et me remmenait.

Tous étaient très pieux, davantage mes tantes que mes oncles : Tante Marie m'entraînait à répéter le chapelet dans sa chambre, assises sur son lit pendant près d'une heure, avec des séries de *Notre Père* et de *Je vous salue Marie* selon un ordre très établi ; puis je dormais la nuit dans un lit dans la chambre de Tante Cécile, qui ne manquait jamais de me raconter des histoires dans le noir, sur son enfance par exemple, ou sur la vie de la famille. Avant de nous coucher, nous récitons la prière tous ensemble dans la cuisine, nous agenouillant devant nos chaises. Par complicité, mes oncles n'oubliaient jamais de faire un peu les singes pour m'amuser. Je n'ai jamais su si cette cérémonie existait avant moi ou si elle avait été instaurée pour moi...

Tous les quatre habitaient ensemble, autour de leur mère alors vivante, célibataires qu'ils étaient restés. Je n'ai pas gardé un souvenir impérissable de cette grand-mère austère. ^{Mme de la Fratrie, née le 10 septembre 1870} mon père avait créé un foyer. Tout ce petit monde était assez âgé : mon père s'était marié à quarante ans et ses deux sœurs étaient plus âgées que lui. L'aînée, Tante Marie, devait bien avoir cinquante-sept ou cinquante-huit ans au décès de ma mère². Mes deux oncles étaient un peu plus jeunes. « **La guerre de 1914** » (note de **Mme Gros à préciser**)

Tous étaient très attentifs avec la gamine que j'étais, mes oncles jouant volontiers avec moi. L'un d'eux m'apprenait à conduire dès mes douze ans, quand mes pieds pouvaient attraper les pédales ; grâce à cet apprentissage, j'ai obtenu mon permis dès mes dix-huit ans. Je profitais aussi des racontars qui ne manquaient pas. En face de la maison vivait une petite fille de mon âge, Marie Grandperrin, avec qui j'ai beaucoup joué. C'était nouveau pour moi, qui n'avais pas

² Environ 49 ans selon les informations généalogiques...

cette habitude à Champagnole, où les seuls enfants que je côtoyais étaient mes camarades de classe que je ne rencontrais jamais en dehors du cadre scolaire.

Tout autour de la maison familiale où vivait la matriarche, tenant encore les rênes de l'entreprise s'agitaient voitures, camions et ouvriers. Joséphine Deville née Meunier avait soixante-quinze ans au décès de ma mère, Même si elle n'avait plus un rôle central pour la gestion de l'entreprise, elle gardait la responsabilité morale de l'entreprise du fait même de la raison sociale, « Mme Veuve Félicien Deville ». Il paraissait donc naturel et nécessaire à tous de lui présenter tous les écrits de la comptabilité. Les décisions se prenaient collectivement autour de la table quand mon père arrivait. Chacun y rendait compte de ses activités et des affaires en cours. Tout le monde était au courant de tout ce qui se tramait dans l'entreprise. Je n'ai vu qu'un seul désaccord, pour une raison que j'ai oubliée, et je me souviens de mon père partir, fâché. Sans doute avait-il un peu plus de poids que ses frères et sœurs dans la direction de la maison, mais les décisions étaient bien prises collégialement, en fonction des compétences de chacun : les feuillus pour un oncle, les conifères pour mon père, des bois qui demandent des compétences particulières et des traitements différents, avec d'autres bûcherons... Quand mes oncles rentraient après être sortis pour le travail, j'entends encore leur voix s'enquérir systématiquement, dès le pas de la porte passé :

— Où est la mère ?

C'était toujours la première phrase qu'ils disaient en arrivant. Chacun travaillait à ses heures, selon son propre emploi du temps, entre la lecture du journal à la maison ou des activités domestiques.

Quand mon grand-père Félicien Deville était mort en 1925 – je ne l'ai donc jamais connu –, Mme Veuve Deville avait repris le flambeau avec rigueur. Chacun de ses enfants tenait un poste bien précis dans l'entreprise. Mon père gérait l'ensemble, et tout particulièrement la clientèle ; mon oncle Louis gérait les bûcherons ; le plus jeune, Désiré, ayant fait son service militaire pendant la guerre de quatorze comme mécanicien dans l'aviation à la base de Dijon, savait entretenir les moteurs : il avait naturellement joué ce rôle dans l'entreprise, en prenant en charge le côté matériel des véhicules. Quant aux sœurs aînées, Tante Marie assurait les tâches de bureau et Tante Cécile, en cantinière chef, faisait tout pour que personne n'ait faim, de l'intendance à la cuisine. Et ça en faisait, des repas, entre le petit-déjeuner des ouvriers jusqu'à la gamelle que les chauffeurs emportaient ! On peut dire qu'il s'agissait bien d'une entreprise familiale, puisque les ouvriers mangeaient ici. Tous les membres de la famille Deville étaient impliqués financièrement dans l'exploitation.

Je n'ai pas souvenir d'une ambiance de ruche joyeuse, mais plutôt d'une activité éminemment sérieuse. Mes oncles passaient au bureau, chacun vérifiant la globalité des transactions, des commandes, des livraisons. Bien que le papier carbone commençât à être disponible, des copies de courriers étaient réalisées par l'intermédiaire d'un tissu humide placé entre deux feuilles de papier. La copie allait chez la grand-mère, pour vérification. Je n'ai jamais su si elle réclamait elle-même ce contrôle ou si c'était force d'habitude. En tout cas, cet exercice témoigne de la grande structuration de l'entreprise.

Un de mes oncles partait de temps en temps en Italie embaucher des bûcherons. Il les ramenait accompagnés de leurs familles, qui logeaient dans des cabanes en forêt. Quand l'un d'entre eux avait terminé une coupe, il partait vers une autre parcelle avec sa cabane en bois qu'il démontait, sa femme et leurs enfants, son bouc et sa chèvre qui fournissait le lait de la famille. Quand j'avais sept ou huit ans, je suivais un de mes oncles dans la forêt. Il allait rencontrer ces gens-là : ils ne paraissaient pas malheureux. Ils venaient se faire payer le dimanche matin, avant la messe bien sûr... C'était une autre vie que celle que nous connaissons. Un peu plus tard, ces familles se sont sédentarisées.

Après leur mariage en 1928, ma mère avait obtenu de mon père d'habiter dans la ville de Champagnole, à quelque dix kilomètres seulement du berceau familial et du siège de l'entreprise d'exploitation forestière, situés à Montrond, un village de moins de quatre cents habitants. Sans doute ma mère avait-elle l'esprit citadin, plus propice à ses activités artistiques. C'est donc à Champagnole que j'ai vu le jour le 21 avril 1929, dans une location provisoire, en attente de la construction de la maison rêvée. Mon père y restera finalement jusqu'à sa mort, abandonnant les projets de construction au décès de ma mère.

Le logement se trouvait dans un ancien magasin, avec une vitrine que ma mère avait équipée de grands rideaux transparents pour créer un peu d'intimité ; il était situé dans la rue principale³ et dominait de l'autre côté la rivière d'Ain qui arrose la ville. La maison de mon enfance, tout en enfilade, disposait de six pièces sur deux niveaux.

Les années ont passé sans heurts et selon ces habitudes, entre Champagnole en semaine et Montrond pendant les week-ends et vacances, jusqu'à l'adolescence. Sans que j'aime particulièrement l'école, je me plaisais à y retrouver mes camarades et je m'y montrais bonne élève, bien notée. Les dames qui dirigeaient l'école étaient amies de Tante Marie, ce qui explique sans doute leur attention bienveillante à mon égard. Bien sûr, le moment préféré de mes journées était la récréation.

³ Au 86 avenue de la République.

Années de guerre

En 1940, comme des centaines de milliers d'habitants du nord et de l'est de la France, nous dûmes quitter précipitamment la maison devant l'avancée de l'armée allemande. Sans le savoir encore, nous participions à un épisode historique majeur, celui de la débâcle de mai et juin 1940. J'avais onze ans. C'est mon père, en chef de clan, qui donna le départ : nous sommes partis avec le camion qui emmenait nos trois chauffeurs, et trois voitures, conduites chacune par mon père et ses deux frères.

Sur la route, nous avons d'abord dormi au Creusot⁴, tout le monde aligné dans un grenier. Mon grand-père avait légué de son vivant trois immeubles avec des magasins à sa fille, ma mère, et comme celle-ci était décédée, ces bâtiments m'appartenaient de fait. C'était l'occasion pour moi de découvrir ces immeubles, gérés par le notaire du Creusot, et qui faisaient partie de mon héritage. Le lendemain, nous avons fait le tour de la ville avant de repartir.

Après des heures de route, nous avons trouvé refuge dans une école du Massif central, où nous sommes restés environ une semaine. Chaque matin, mon père et ses frères allaient aux nouvelles, puisqu'il n'y avait pas de radio dans l'école. Le 22 juin, ils sont rentrés avec cette information :

— Pétain vient de signer l'armistice, il faut vite rentrer !

Aussitôt, nous avons tous repris la route du retour, dans les mêmes voitures et camion. À notre arrivée, force nous fut de constater que la ligne de démarcation passait entre Champagne (zone occupée) et Montrond (zone libre). Pour travailler, mon père devra alors couper la ligne tous les jours, avec les complications que l'on imagine, malgré l'obtention d'un laissez-passer...

Champagnole où nous vivions était devenue un repaire d'Allemands. Les gradés avaient pris possession du très bel hôtel Ripotot pour établir leur QG. Tous les jours, des groupes d'Allemands défilaient en chantant !

Je n'étais pas encore interne puisque j'ai le souvenir ^{↳ nous plus tard} des Américains qui défilaient à Champagnole. Je me souviens particulièrement bien de la capitulation de l'Allemagne nazie et la signature de l'Armistice du 8 mai 45 : les maquisards sont sortis de leurs cachettes et ont commencé à s'acharner sur les collaborateurs notoires, bien sûr, mais aussi sur les gens « en vue ». Ils sont allés chercher mon père et mes oncles et les ont emprisonnés, parce qu'ils avaient continué de travailler pendant l'occupation. Mon père a alors retrouvé d'autres prisonniers, dont deux ou trois personnes de Lons-le-Saunier, très en vue également. Il gardera son amitié sa vie durant pour M. Camuset, un ancien maquisard qui l'a libéré. Derrière sa simplicité d'homme qui n'avait pas reçu d'éducation, en particulier scolaire, ce travailleur de Lons-le-Saunier disposait d'une belle intelligence, capable de discernement.

Mon père a su à quoi il avait échappé, en rencontrant lors de son arrestation un exploitant forestier creusant sa propre tombe, pour lui et sa femme, avant d'être exécuté par les hommes en armes qui le contrôlaient. Une scène particulièrement éprouvante pour mon père qui connaissait bien cet homme. Devant cette scène effarante, mon père avait alors compris qu'il était condamné... Les maquisards étaient venus réquisitionner un camion et deux voitures de l'entreprise ; quand ils sont venus chercher la dernière voiture, le chef s'est assis au bord du chemin, pensif, la tête dans les mains. Un de mes oncles lui avait demandé :

⁴ Le Creusot (Saône-et-Loire), situé à 130 km à l'ouest de Champagnole (Jura).

– Ça ne va pas, Monsieur ?

Question à laquelle le maquisard avait répondu par cette phrase d'autant plus glaçante qu'elle les ciblait précisément :

– Non, pas vraiment. Parce que cette voiture que je viens chercher, elle emmènera quelqu'un au fond du lac...

Il aurait suffi que cet homme signe un papier pour que mon père et ses frères soient éliminés, sans autre forme de procès. C'était aussi la période des pillages. La police et les tribunaux étaient désorganisés et chacun se servait à qui mieux mieux, n'importe où il y avait des consommables à récupérer, des voitures à voler, des armes à récupérer... Les résistants avaient participé à libérer la France du joug allemand, mais cette libération apportait son lot de délits et de crimes, de la part d'hommes longtemps frustrés par leur clandestinité et lâchés sans aucun contrôle.

Pour mieux comprendre cette clémence du maquisard vis-à-vis de mon père, il me faut raconter le trafic un peu particulier auquel celui-ci se livrait lors de l'Occupation... Devant passer la ligne de démarcation tous les jours avec une voiture ou un camion gazogène⁵, il avait dû très vite se positionner dans un camp ou dans l'autre, c'est-à-dire du côté des dénonciateurs ou du côté des aidants.

À Champagnole, une religieuse suisse allemande aidait les gens à franchir la ligne, surtout des Alsaciens, et s'occupait aussi du courrier à passer. Elle avait pris l'habitude de venir voir mon père :

– Monsieur Deville, j'ai deux personnes qu'il faudrait emmener...

Mon père ou les chauffeurs les installaient entre les deux « chaudières »⁶ à bois des camions gazogènes, bien cachés derrière le chargement. Pour les retrouver, il aurait fallu décharger tout le camion... Un travail bien ingrat qui n'a jamais trouvé de volontaire lors des inévitables contrôles de l'armée allemande ! Aussi, l'entreprise a passé des clandestins et des sacs de courrier. C'était une posture courageuse, pour mon père et ses frères, mais aussi pour tous les professionnels de l'entreprise : il aurait suffi d'une fois !

Les maquisards qui avaient arrêté mon père connaissaient Sœur Hélène, infirmière à domicile et religieuse. Alsacienne, elle avait gardé des contacts avec sa région natale, ainsi qu'avec les habitants de par ses fonctions. Elle assistait des Alsaciens qui voulaient passer en zone libre. Elle se confiait à mon père qui l'aidait de son mieux.

J'étais moi aussi bien informée de la réalité de ces passagers clandestins, car Sœur Hélène passait régulièrement à la maison, et je lui ouvrais souvent la porte devant son empressement :

– Monsieur Deville, il est là, il est là ?

Bien sûr, j'étais adolescente et je comprenais la gravité potentielle de ces passages clandestins. Je gardais donc pour moi ce que je savais et comprenais, dans le plus grand secret.

Après cette période de guerre pour le moins difficile, l'entreprise a repris une activité plus normale. Les bûcherons avaient quitté la forêt du fait de la guerre et s'étaient sédentarisés,

⁵ Ce système, sous la forme mise au point par Georges Imbert en 1920, fut utilisé en Europe, pour pallier l'absence de carburant automobile pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est en effet un appareil simple à fabriquer, ne demandant que des matériaux faciles à se procurer.

⁶ Le générateur et l'épurateur

habitant des petites maisons de location dans les villages alentour, où leurs enfants furent scolarisés dans les écoles locales. C'était plus simple pour eux que de devoir quitter la forêt comme ils le faisaient auparavant, cartable sur le dos. Ces Italiens sont restés en France pour s'y installer définitivement.

Le travail d'exploitation du bois se faisait sur des parcelles privées ou publiques, avec un marché spécifique. Le bois des parcelles d'État était mis à la vente après distribution d'un catalogue recensant toutes les offres, et chaque entreprise tentait d'obtenir celles qui les intéressaient, le plus souvent les plus proches de celles déjà exploitées l'année précédente, pour des raisons évidentes d'habitat des bûcherons. Le jour de la vente aux enchères dégressives, toujours au mois de septembre, le crieur donnait la valeur de départ du bois à vendre, comme :

– Mise à prix : 3 000

Si personne ne prenait à ce prix, il faisait une nouvelle offre à 2 900, puis à 2 800 et ainsi de suite jusqu'à trouver preneur. Il fallait à l'acheteur surveiller la concurrence pour obtenir le meilleur prix, sans rater l'affaire devant un autre professionnel plus rapide.

Plus remarquables étaient les ventes annuelles du marquis de Vogüé, descendant d'une noble famille, et uniquement sur invitation. Avant la vente, le marquis offrait un bon repas au restaurant à ses clients choisis.

Ces différentes ventes permettaient à mon père, qui connaissait bien ses besoins, de choisir les meilleures offres pour l'entreprise.

Les bûcherons faisaient du bois de chauffage pour les particuliers, mais plus encore pour les professionnels comme les boulangers, chez qui ils livraient la « charbonnette », des petits morceaux de bois réunis en fagots de cinquante centimètres avec du fil de fer. Ainsi, nous avions comme clients quasiment tous les boulangers de Louhans. Nos camions livraient donc cette ville de Saône-et-Loire plusieurs fois par semaine. Les chauffeurs devaient aussi s'occuper de la manutention, du chargement et du déchargement de leur cargaison.

Avec la reprise économique, outre le bois de chauffage, l'entreprise commercialisait aussi les grumes, c'est-à-dire le tronc des arbres coupés, qui partaient à la scierie, équipée d'une motorisation électrique. Là-bas, mon père marquait la découpe à l'attention du scieur :

– Il me faut tant de planches de 25 millimètres, tant de 34 etc.

Tout était récupéré d'un arbre débité en plusieurs morceaux : le tronc ou grume était destiné à l'industrie du sciage, les meilleures branches partaient chez les tourneurs pour la fabrication de petites choses, comme les barreaux de chaises ou manches de couteaux, le reste servait de bois de chauffage et à la fabrication de la charbonnette.

Quand j'ai liquidé l'entreprise, j'ai retrouvé des factures d'un ébéniste de Rancy – capitale locale de la chaise – qui achetait pour la fabrication de ses chaises des plateaux de qualité.

L'après-guerre : ma rencontre avec Jean

À la rentrée de septembre 1945, alors âgée de 15 ans, je suis partie en pension à Lons-le-Saunier, dans une école libre tenue par les mêmes religieuses que la pension Sainte-Marie qui m'accueillera ensuite après le brevet, pour ma seconde. Tous les matins, nous allions à la messe en ville, vers sept heures du matin sans doute.

Je ne suis restée dans cet établissement qu'une année, celle du brevet. J'y ai connu ma très chère amie Marie-Cécile, que j'appelais « Cilette », quelqu'un de très chaleureux, devenue Mme Bourdy en épousant Christian dont nous allons parler ; avec Jean, nous avons beaucoup côtoyé ce couple qui est devenu très intime.

Je n'ai pas de souvenirs bien précis de cette première pension, en particulier du dortoir ou de ma chambre, si ce n'est de la petite toilette rapide au lavabo avant de partir à la messe de bon matin.

Pour le bac, j'ai intégré l'autre établissement de la même congrégation, toujours à Lons-le-Saunier, un peu plus haut dans la ville. Nous étions hébergées dans des chambres de cinq à six lits, et la fenêtre de la nôtre ouvrait sur une bande de terrain étroite, bordée par le mur de clôture nous séparant d'une rue de la ville. Pour calmer nos curiosités, les religieuses avaient bloqué les volets de notre chambre en position fermée : ainsi, il nous était impossible de percevoir l'appel du large !

J'ai conservé longtemps une véritable haine à l'encontre de ces religieuses, maintenant pardonnées. Pour moi, elles étaient « connes », complètement connes, sans une pour racheter les autres. Je leur reprochais essentiellement de se jauger entre elles selon leur appartenance à une classe sociale, essentiellement marquée par l'habillement. Celles qui venaient d'un milieu aisé, avec leurs chaussures fines et des robes à plis, regardaient ~~ceux~~ ^{ceux} celles qui étaient vêtues de robes simples ou de godasses sommaires d'un air condescendant, et elles les menaient durement. D'après ce que j'observais, leurs parents continuaient à les vêtir, puisqu'elles étaient habillées différemment, certaines étant beaucoup plus sophistiquées que les autres. Même les voiles étaient différents entre celles bien nées au tissu bien transparent, presque arachnéen, tombant impeccablement, et celles qui venaient d'un milieu moins favorisé et qui devaient se contenter d'un mauvais tissu quasiment opaque devant leurs yeux ! Autant j'ai une admiration pour les moines de Cîteaux⁷ qui me paraissaient impeccables, autant j'ai du mépris pour ces bonnes femmes. Une bonne femme de cet acabit, c'est déjà petit, mais une communauté de telles bonnes femmes, c'est le pompon !

Pour une raison que j'ai oubliée, j'avais été retenue pendant des petites vacances à la pension, sans aucun doute pour un comportement qui avait déplu à ces vaches-là ! Comme nous ne faisons que des toilettes de chat devant le lavabo, pour cette longue période sans retourner chez moi, j'avais réclamé de pouvoir prendre une douche ou un bain. Il m'avait été répondu qu'il y avait bien une salle de bains, mais qu'elle n'était pas encore alimentée en eau !

La journée était rythmée par les prières, que nous devions réciter dès le matin. Enfin, c'était des journées scolaires normales, alternant cours, récréations, repas au réfectoire, étude...

⁷ L'abbaye Notre-Dame de Cîteaux (moines catholiques) est l'abbaye fondatrice de l'ordre cistercien, ou ordre de Cîteaux. Elle est située sur le territoire de la commune de Saint-Nicolas-lès-Cîteaux, à une quinzaine de kilomètres de Vosne-Romanée.

Au cours de ma terminale, je me revois demander à une surveillante d'aller me coucher, me sentant exténuée... Sa réponse ne s'est pas fait attendre :

— Tant que vous ne tomberez pas de fatigue devant moi, vous n'aurez pas mon autorisation...

Rapidement, le tableau s'était complété, avec l'apparition de ganglions et d'une asthénie de plus en plus marquée, m'empêchant même de passer l'oral de mon bac. Le médecin appelé diagnostiqua une tuberculose ganglionnaire. Un ganglion se mit à suppurer, tandis que je développai une fièvre. Les poumons étaient pris, et il me fallait un traitement énergétique. Le médecin de Champagnole qui avait commencé mon traitement m'envoya consulter un grand spécialiste à Lyon, un professeur très compétent qui prit du temps pour moi et multiplia les consultations et les contrôles, si bien que j'y allais par le train du matin et passais la journée à me balader dans les rues de Lyon que j'ai appris à connaître. Ce professeur m'a prescrit un traitement par rayons, chez un de ses confrères radiothérapeute à Lyon. Aussi, j'ai pris l'habitude de ces journées à Lyon, pendant environ deux ans, joignant l'utile à l'agréable. J'ai ensuite reçu un traitement par pénicilline⁸, dès sa mise sur le marché.

Même si je n'ai pas passé mon bac et que ma scolarité a été fortement perturbée par ma maladie, j'ai gardé de ces années mes amitiés de pension, et plus particulièrement Denise, devenue la marraine d'un de mes enfants. Ses parents étaient viticulteurs dans le Jura. Quand j'avais su son nom, Bourdy, j'étais allée la voir :

— Nos pères sont amis...

Nous avons noué une belle amitié, renforcée par la présence de son frère aîné, Christian, qui venait la chercher dans sa fourgonnette qu'il utilisait dans la vigne et qu'il appelait la « cage aux filles » ! Christian est devenu un ami très fidèle. L'hiver, après sa journée de ski, il revenait très vite à Champagnole pour m'emmener au cinéma.

Puisque j'étais malade, avec une grande fatigue et la respiration courte, ma tante Marie très pieuse a voulu m'emmener à Lourdes, passage obligé à ses yeux pour obtenir grâces et guérison.

Là-bas, j'ai rencontré une jeune fille du Jura et sa sœur, qui préféreraient comme moi faire pèlerinage buissonnier et aller se promener dans les contreforts des Pyrénées. Ces longues promenades ont sans doute amélioré ma santé, me permettant de reprendre des forces.

Bien que croyante et pratiquante, je n'ai pas aimé l'ambiance de Lourdes : les civières, les malades lourdement handicapés qu'on voyait partout, les bondieuseries, l'excès de religiosité, toute cette ferveur obligée qui sonnait faux à mes yeux. Ce qui me lie à Dieu est une affaire entre Lui et moi. Je ne présente aucun zèle de prosélytisme en son nom. Si je peux imaginer que Bernadette Soubirous était sincère dans son témoignage, je n'apprécie pas le commerce que celui-ci a engendré. Tout ça touche à la sentimentalité, l'utilise commercialement, et ça, ce n'est pas mon truc !

Tante Blanche, la sœur de ma future belle-mère Marie-Louise, avait ensuite proposé à mon père de me loger dans le pensionnat dont elle était la directrice à Bourg-en-Bresse, le temps de la longue convalescence de ma tuberculose. J'avais alors dix-sept ans. Cet accueil avait créé des liens forts entre nous. Là-bas, j'ai bénéficié de conditions de rétablissement optimales. Je n'y étais pas tout à fait une élève ordinaire, mais je pouvais participer aux cours qui m'intéressaient, aux ateliers. Je logeais dans une chambre particulière à l'étage des professeurs, j'avais les clefs

⁸ Pénicilline utilisée ici comme nom générique pour signifier antibiotique, qui était la rifamycine en ces années-là, le premier antibiotique efficace sur le bacille de Koch.

du pensionnat, je pouvais aller et venir à ma guise. Je suivais des cours de danse, de musique, de sténodactylo. J'allais parfois en visite dans la villa voisine de la sœur de cette directrice exceptionnelle, une autre tante de Jean. ^{Maman, Venise} Tout m'apparaissait spontané, j'étais accueillie partout avec gentillesse, sans calculs. La façon d'élever ses pensionnaires était vraiment extraordinaire. Elle aimait vraiment les enfants, se mettant à leur portée, les écoutant, gardant ensuite contact avec leurs familles...

Un jour, cette directrice formidable avec qui je parlais librement m'avait demandé :

— Comment allez-vous dans notre réfectoire ? Comment trouvez-vous nos repas ?

J'avais répondu d'une manière espiègle, le sourire aux lèvres :

— Je trouve qu'il manque d'hommes...

C'était une réponse sincère. Autant les valeurs d'enseignement et les qualités humaines étaient là, autant je trouvais que les conversations manquaient de l'ouverture que certains hommes auraient pu apporter. Elle avait souri à ma réponse, répondant d'un « c'est vrai » entendu.

Après ces sept à huit mois passés dans ce pensionnat de Bourg-en-Bresse où je m'étais ouverte à des activités artistiques, et pratiquant la sténodactylo, j'étais repartie chez mon père pour l'aider à du travail de bureau. J'allais presque chaque jour avec lui à l'entreprise « Deville frères ». Le travail de bureau n'était pas ma passion, mais il me permettait d'être présente dans cette entreprise qui m'intéressait. Les frères et sœur de mon père sont morts, successivement, seule Tante Cécile, impotente, a survécu jusqu'à notre mariage.

À quarante ans, j'ai subi une rechute de tuberculose. Les choses se sont passées plus facilement du fait des progrès de la médecine et puisque nous avions des relations dans le monde médical de Dijon. En raison de ma présence près de mes enfants qui me paraissait indispensable, j'avais refusé le sanatorium, pourtant fortement conseillé. Finalement, tout s'est bien passé avec le seul traitement médical.

Puisque j'étais la seule adolescente dans la famille, vers mes dix-huit ans peut-être, mes tantes m'ont proposé de faire la connaissance d'une cousine à peine plus âgée que moi, qu'elles ne connaissaient pratiquement que par l'intermédiaire de l'arbre généalogique. Les relations avec cette famille étaient lâches, puisque le chef de famille, un cousin Dalloz, était décédé dans un hôpital psychiatrique, et qu'il ne restait alors que sa femme et sa fille. Avec mon accord, mes tantes ont écrit à leur cousine, Marcelle Rabut-Dalloz, et c'est ainsi que j'ai fait connaissance de sa fille Marie-Blanche qui est venue passer une semaine ou deux de vacances avec moi à Montrond. En femme bien élevée, sa maman a renvoyé l'ascenseur l'année suivante en m'invitant chez elles, dans leur petit village de Mont-Saint-Vincent, une commune au-dessus de Montceau-les-Mines. Le père de Marie-Blanche avait travaillé aux impôts en tant qu'inspecteur à l'enregistrement, avec un salaire sans doute très convenable pour expliquer l'importance de la bâtisse.

Marcelle Rabut épouse Dalloz était issue d'une famille de quatre filles :

- Marie-Louise, qui deviendra ma belle-mère Gros (j'ai appris plus tard que mes beaux-parents s'étaient rencontrés par l'intermédiaire de Gaston Gérard, maire de Dijon de 1919 à 1935, et son oncle Maître Durney avait présenté les deux familles. M. Gaston Gérard chassait aussi bien avec les Gros qu'avec les Rabut).

- Blanche et Renée, toutes deux célibataires, directrices successives du pensionnat du Sacré-Cœur à Bourg-en-Bresse. Elles passaient certains jours fériés et vacances chez Marcelle, dans la maison familiale.
- Et enfin Marcelle, qui avait épousé M. Édouard Dalloz, un homme assez farfelu. Pour exemple, en arrivant à Montrond chez mes oncles, il avait posé cette question à brûle-pourpoint :
 - Que pensez-vous des cheveux coupés court pour les femmes ?

C'était l'époque des garçonnnes et de leurs coupes révolutionnaires ! Peut-être sa femme avait-elle le projet de se les faire couper, je n'en sais rien... Ce monsieur Dalloz avait un frère, Jean Dalloz, qui était parti en Indochine pour travailler à la Banque d'Indochine à Saïgon. Lors de la guerre du Vietnam, il était rentré en France et avait travaillé avec le père de Giscard d'Estaing. Jean Dalloz est venu une fois ou deux, invité à l'occasion d'un baptême à Vosne-Romanée.

De mon côté, la grand-mère ou l'arrière-grand-mère de mon père s'appelaient aussi Dalloz et tous ces cousins étaient restés assez proches, ce qui explique que nos familles étaient liées.

C'est dans cette maison de Mont-Saint-Vincent que j'ai rencontré deux garçons, les neveux de Marcelle, Jean Gros et son frère cadet François, vivant à Vosne-Romanée. Tous les quatre, nous avons alors passé huit jours bien agréables entre jeunes. Marie-Blanche et Jean avaient le même âge, c'est-à-dire deux années de plus que moi. C'était dans les années 1947 ou 1948.

Marie-Blanche était donc à la fois la fille de Marcelle, la sœur de celle qui deviendra Mémé et la fille d'Édouard Dalloz, un cousin issu de germain de mon père et de mes oncles. Elle était donc pour moi une cousine un peu éloignée. *Je ne parlais pas avec elle dans notre jeunesse. C'est elle qui m'a invitée à Vosne-Romanée les premières fois, dans la maison où elle vivait, après notre mariage, cette maison est devenue notre foyer. J'y ai toujours vécu, pendant soixante-sept années !*

Je suis restée très liée avec Marie-Blanche, qui a fait ses études d'anglais à Dijon dans un lycée de filles, pour devenir la professeure de langues qu'elle est restée. Elle était plutôt fantasque. Pour les loger dans la capitale de la Bourgogne pendant ses études, la famille Louis Gros avait mis à sa disposition et à celle de Marcelle sa mère la maison familiale, première maison achetée en 1853 par les aïeux Gros. Voilà qui m'assurait une sorte de poste avancé pour m'approcher de Vosne-Romanée, où vivait l'homme dont je rêvais...

Dijon – Vosne-Romanée, ce n'était plus que vingt kilomètres, et des bus circulaient. Que demander de mieux ? À Vosne-Romanée, les vendanges me permettaient de côtoyer celui qui me paraissait une évidence. Moi qui m'inventais un frère quand j'étais petite pour partager mes histoires et mes secrets, quelle joie d'avoir à mon côté un garçon joyeux et solide, au milieu de nos amis !

Après nos premières vendanges vinrent les deuxièmes et peu à peu, notre relation s'est imposée naturellement, sans pour autant être officielle. J'ai idée que les parents Gros me voyaient d'un bon œil : pour preuve, lors de l'un de leurs déplacements vers la Suisse où ils avaient de nombreux clients, Louis Gros et sa femme sont passés par Champagnole, comme pour apprécier mon environnement. Ils n'ont rien dû trouver de contraire à leurs valeurs, bien au contraire, puisque avant mes vingt-cinq ans, Jean et moi étions mariés.

Mais auparavant, un jour d'été, Jean avait reçu une Jeep de son père. Avec trois amis, Georges Mugneret, Pierre Engel et Jean Grivot, ils avaient alors fait une virée dans le Massif central. En revenant, ils avaient poussé par le Jura, Jean pour me voir, et Jean Grivot pour une amie à Arbois, Jeanine Martin. Nous avions mangé ensemble, ils avaient campé dans le jardin ; mon père avait alors mieux connu Jean.

Pas beaucoup plus tard, en 1951 donc, l'un de ces trois garçons me téléphona pour m'annoncer le décès brutal du père de Jean, dans sa cave après la partie de cartes traditionnelle qui l'occupait les dimanches et jours fériés dans le petit restaurant de Vosne-Romanée, où rien n'avait laissé imaginer cette imminence.

— Louis Gros vient de mourir !

C'était le jour de l'Ascension. À son retour chez lui, il avait chuté dans l'escalier de la cave, chute favorisée par son lourd handicap hérité de la guerre de 14-18, qui l'obligeait à marcher avec une canne en raison d'une jambe plus courte que l'autre. Il est mort sur place rapidement des suites de sa chute, avant même d'être pris en charge médicalement. De ses blessures de guerre, je me souviens très bien qu'il répétait avoir été très bien soigné par les Allemands, parce qu'il parlait allemand lui-même. Avec sa chaussure orthopédique et sa canne, il se débrouillait bien pour se déplacer, ce qui lui permettait de travailler quasi normalement et de chasser. Nous avons toujours pensé que cette chute a réactivé une fragilité veineuse ou artérielle, après mauvaise cicatrisation.

Louis était alors le maire en poste de Vosne-Romanée. Nous sommes allés à l'inhumation avec mon père.

Avant de rejoindre l'église, le cortège funèbre du maire de Vosne-Romanée était passé et s'était arrêté devant la mairie, en signe de respect républicain. J'avais apprécié ce symbole, et lorsque j'ai moi-même été élue maire, j'ai dit à une de mes adjointes :

— Je n'ai pas peur de la mort, mais quand viendra mon heure, pensez à faire passer le cortège devant ma mairie...

Louis fut enterré dans la tombe familiale de Vosne-Romanée. Sur la stèle, on peut désormais y lire une partie de l'histoire familiale :

Gustave Gros	25 août 1831 – 19 sept. 1904
Gustave Gros	2 déc. 1895 – 1er juin 1918
Reine Guenaud	20 oct. 1835 – 20 juin 1926
Jules Gros	12 nov. 1862 – 19 mars 1930
Anne Renaudot	26 sept. 1862 – 28 fév. 1944
Louis Gros	2 mai 1883 – 3 mai 1951
Marie-Louise Rabut	27 décembre 1901 – 26 mars 1991

Avec lui dans la tombe, ce sont donc son grand-père paternel Gustave et sa femme Reine, ses parents Jules et Anne, et son jeune frère Gustave tombé à la guerre.

C'est à cette occasion que j'ai compris les projets que Louis avait pour nous, Jean et moi, alors que rien n'était encore officialisé : nous installer à ses côtés dans une nouvelle aile en construction, accolée à la grande demeure familiale dans laquelle il s'était installé à son mariage et y avait élevé ses enfants, au cœur du village de Vosne-Romanée.

Son grand-père, Jules Gros, habitait déjà dans cette ancienne maison bourguignonne, dans la famille depuis longtemps. Un incendie a alors ravagé cette bâtisse, après la guerre de 14/18. Dans le plus fort de l'incendie, Jules Gros a voulu aller décrocher la toile du portrait de son fils aîné, Gustave, mort à la guerre de 14, pour qu'il ne disparaisse pas une seconde fois, au risque d'être lui-même avalé par les flammes. Cette toile avait été peinte par un cousin de la famille, Paul Chocarne-Moreau, artiste peintre assez connu pour avoir essentiellement représenté des jeunes garçons parisiens dans leur quotidien, qu'ils soient apprentis pâtisseries, ramoneurs,

enfants de chœur ou écoliers, ainsi que des paysages bretons... Jules Gros a finalement sauvé cette toile, à ses risques et périls.

Ce Jules Gros était un monsieur raffiné, et il a fait reconstruire avec goût la maison bourguignonne sous la maîtrise d'un grand architecte dijonnais dans les années vingt, dont le nom reste gravé dans l'escalier. La restauration fut finalisée pour le mariage de mes beaux-parents, de telle sorte que Mémé n'eut même pas de rideaux à accrocher, puisque tout avait été refait.

La rénovation aboutit à un résultat magnifique, très typé 1900, tout en marbre de Carrare. Lorsqu'il arrive dans la cour, le visiteur – imaginant parfois qu'il s'agit de la Romanée-Conti – est d'emblée frappé par le splendide escalier bordé d'une magnifique rampe en fer forgé, exhibant des raisins stylisés ; il se poursuit par toute une treille qui serpente jusqu'au dernier étage, relevée par des mosaïques faites à la main dans la cage d'escalier. Sur le palier qu'on appelle « La galerie des portraits », les tableaux des aïeuls sont alignés. Nous avions la religion des ancêtres ! Dans le superbe vestibule trône un vitrail représentant le grand-père de Jean tenant dans ses bras son petit-fils ! Tout le symbole de la transmission... Les autres pièces sont à l'avenant de cette restauration magnifique, comme le salon avec son plafond peint par un artiste.

L'architecte avait choisi des matériaux nouveaux pour la charpente et les dalles de chaque étage, dont les premiers bétons, qui protégeraient la structure en cas d'incendie.

Les plans de 1920 étaient pensés pour le futur, avec deux ailes à venir qui donneraient à l'ensemble une allure de château. Aux obsèques de Louis, je découvrais la première qui émergeait de terre au-dessus de la cave déjà creusée. Les murs se dressaient déjà à un mètre ou un mètre cinquante, laissant supposer la silhouette du bâtiment à venir. Cette aile était supposée nous accueillir à terme, avec ses deux étages.

Ces travaux furent remis en cause par le décès brutal de mon beau-père. Mon beau-frère Gustave était alors diminué par des séqueilles de tuberculose rénale. Il portait un corset lombaire et devait garder le lit le plus souvent possible. Seul mon mari aurait pu gérer ces travaux de rénovation, mais il avait d'autres chats à fouetter, entre les travaux viticoles et la gestion du domaine. Pourtant, dans l'esprit de Mémé, il lui paraissait évident que tous ses enfants vivraient ensemble dans cette magnifique bâtisse, étage par étage, dans la continuité de la maison mère et du jardin.

Les travaux ont continué bon gré mal gré, mais j'entendais dire qu'il fallait « un million par jour », au moment où tombait la succession à payer, ce qui était bien lourd on l'imagine. Mon beau-frère Gustave a continué les travaux en disant qu'il y aurait un étage pour Bernard et un étage pour Michel. Dans les années quatre-vingt, il a fait rénover les intérieurs. Comme Bernard est venu le seconder, il lui a cédé le rez-de-chaussée de cette maison-là, qui donnait sur le jardin. Le deuxième étage n'a pas été habité, mais Colette qui habite la maison centrale y entrepose des meubles.

François aurait pu lui aussi s'installer dans cette partie de la maison familiale en construction, mais qui en était restée qu'au début du gros œuvre, les dalles de béton ayant été coulées, moyennant des poursuites de travaux conséquents. Il ne fit pas ce choix non plus et habitera un peu plus loin dans la même rue, une grande maison appartenant aussi à la famille avec un grand jardin.

Une autre maison familiale dans le village

Maintenant, les enfants de Bernard travaillent aussi chez leur père et y ont même leurs bureaux : Vincent dirige le domaine, tandis qu'Élodie a développé de concert à son activité de gestion viticole son étude d'architecture, « Archithèque », son mari étant conducteur de travaux.

Vincent a acheté sur Beaune pour y vivre, tandis qu'Élodie et son mari demeurent près de Nuits-Saint-Georges.

Mariage

Avant même les funérailles de Louis, ma relation avec Jean ne trompait plus personne. Quand il passait chez mon amie d'Arbois et que je n'y étais pas, la mère de celle-ci lui disait avec un sourire entendu : *Arley, Denise Bandy,*

– Vous n'êtes pas venu pour voir la jeune fille de la maison ! Montez plutôt à Champagnole...

Enfin, il fut convenu qu'une demande en mariage s'imposait ^{déjà veuve/} ! C'est au cœur du rigoureux hiver 53-54 que Marie-Louise proposa de rencontrer officiellement mon père, pour lui demander ma main pour son fils. L'époque était encore à des règles cérémoniales extrêmement protocolaires, où les parents du futur mari faisaient une demande solennelle aux parents de la jeune fille. Pour nous deux qui avons chacun perdu un parent, la rencontre était de fait plus réduite : Jean et moi, mon père et celle que j'appellerai dorénavant Mémé.

Mais cet hiver était particulièrement coriace, et la neige qui encombrait les trottoirs du Jura inquiétait la mère de Jean. Elle aurait préféré repousser la date prévue à l'après-dégel, craignant de glisser sur une plaque verglacée. Les trottoirs étaient pourtant déneigés, et nous avions nous-mêmes déplacé un tas de neige qui aurait pu gêner Cécile, ma tante handicapée. Finalement, Jean et sa mère vinrent déjeuner avec nous un beau et froid dimanche. Marie-Louise parla beaucoup de ces conditions climatiques et des quantités de neige exceptionnelles, voilà bien un sujet de discussion consensuel. On se mit à table tout en devisant gaîment. En milieu de repas, mon père soucieux du protocole demanda :

– Madame, vous n'avez donc rien à me dire ?

Les rires entendus fusèrent, et ma future belle-mère prononça enfin sa demande en bonne et due forme devant la gouvernante qui nous servait, puisqu'elle était venue pour ça et que tous les quatre nous le savions... Mais il fallait ce formalisme à mon père, qui accepta en retour de donner ma main à Jean. Nous pouvions alors prévoir les fiançailles, qui seraient faites à Vosne-Romanée dans la maison familiale. Ma bague avait été offerte à Jean par la veuve du peintre Chocarne-Morneau dont nous avons parlé plus haut. Pour l'occasion, Jean était allé à Paris pour lui annoncer son mariage.

Après nos fiançailles, nos noces furent célébrées en mars 1954 à l'église de Montrond, berceau familial de mon père, plutôt qu'à Champagnole où nous ne faisons que vivre. La réception s'est tenue dans un hôtel d'Arbois⁹, une petite ville de vin à proximité, où les bons restaurants et hôtels agréables abondaient. À la mairie de Vosne-Romanée et par tradition familiale, c'est le frère aîné de Jean, Gustave, qui nous maria civilement deux ou trois jours avant le mariage religieux à Montrond. Il était à ce moment-là le plus jeune maire de France, âgé de vingt-cinq ans seulement et avait pris la succession de son père Louis à la mairie.

Depuis, la famille a continué à donner plusieurs élus municipaux, et les mariages familiaux ont pratiquement tous été célébrés par un membre élu de la famille, de sorte que c'en est presque devenu une tradition pour nous. J'ai d'abord marié Anne-Françoise et François – rebaptisé François II par Blanche –, plus tard Bernard et Martine.

⁹ Le terroir arboisien produit quelques-uns des meilleurs vins jurassiens, dont le vin jaune et le vin de paille. Certaines bouteilles portent sur leur étiquette le dicton : « le vin d'Arbois, plus on en boit, plus on va droit ! ».

Puis, mon gendre François a marié sa fille Rosalie à la mairie de Pommard, tandis que Bernard mariait sa fille Élodie à Vosne-Romanée, son fils Vincent puis son frère Michel ^{En} décembre 2012 avec Georgia, une jeune femme grecque qui lui donnera le jeune Alexandre, né en 2013, 4^e garçon après Pierre, Louis et Simon. À cette époque, la santé de Jean était déficiente mais il n'était pas encore en EHPAD, aussi sommes-nous allés dîner, mais sans nous rendre à la cérémonie pour économiser ses forces. Pour la même raison, nous ne sommes pas allés en Grèce pour le mariage religieux.

^{en 1954}
Fernand Grivelet, témoin de mariage de Jean, ^{en} était un homme important en Bourgogne, originaire du village de Chambolle-Musigny. Arrivé fort bien vêtu avec son chauffeur, il aimait particulièrement être le centre d'intérêt des invités. Le « Baron de Chambolle », comme il se faisait appeler, était un homme fort sympathique qui faisait le spectacle, appréciant d'amuser la galerie. Il était ami proche de feu mon beau-père.

Au repas, nos amis nous entouraient, tout comme la famille proche et élargie.

Nos amis sont restés fidèles, et ces liens forts d'amitié ont persisté à travers les générations, entre nos enfants et petits-enfants. Ainsi était déjà à nos côtés Georges Mugneret (1929-1988), médecin ophtalmologiste à Dijon, poursuivant le travail viticole de ses parents parallèlement à ses activités médicales. Il agrandira le domaine familial grâce à des achats successifs de parcelles et sera notre voisin direct de la cour à Vosne-Romanée. Lors de son service militaire en Algérie en 1958, il rencontrera Jacqueline, institutrice, née à Alger, qui le suivra en France ; ils se marieront et auront deux filles, Marie-Christine et Marie-Andrée qui reprendront ensuite la vigne. À notre table aussi, Hubert de Montille (1930-2014), avocat au barreau de Dijon et viticulteur à Volnay, qui épousera une de mes camarades, Christiane, ^{Christiane} dont il fit connaissance en ce jour de noces... Elle décédera hélas assez jeune. Étaient aussi présents un autre ami de Jean, Bernard Drouhin (1928-2001) de Gevrey-Chambertin et sa jeune épouse de dix-neuf ans seulement, Christiane elle aussi ; c'était le seul couple déjà marié. Nos deux familles resteront très liées, au fil des générations.

Puisque nous parlons des amis ici, quelques mots sur celle que j'appelais « La cousine », Andrée, non présente à la noce mais que j'ai retrouvée plus tard dans la célèbre émission télévisée de Claude Santelli, « Théâtre de la Jeunesse »¹⁰. La comédienne Andrée Champeaux était sa collaboratrice artistique, elle apparaissait donc dans le générique et je lui avais écrit à l'adresse de l'émission, puisque je ne savais pas où elle habitait, en lui expliquant que j'étais la fille d'Yvonne. Sa mère était la sœur de mon grand-père Bard. Elle m'avait répondu, je l'avais invitée pour Pâques au domaine. Nous avons développé une longue histoire d'amitié. Mes enfants de qui elle était proche l'ont beaucoup aimée. Elle est morte quelques jours avant ses 100 ans, avant que soient frappés les trois coups, lorsque le rideau devait se lever... Dernier cabotinage de cette cousine comédienne.

Du côté Gros, les sœurs de ma belle-mère étaient là, dont Tante Blanche bien sûr, qui m'avait logée dans le pensionnat à Bourg-en-Bresse lors de ma convalescence ; de mon côté, j'avais encore mes deux oncles et une tante. Mon père appréciait de me voir casée, d'autant plus dans une famille qu'il estimait. Il avait été bien accueilli par ma belle-mère, chaleureuse et qui savait recevoir : chez elle, on se sentait toujours bien ! Et puis, les deux familles avaient dans leur arbre généalogique un cousin commun...

¹⁰ Le Théâtre de la jeunesse est une émission de télévision culturelle française de Claude Santelli diffusée de 1960 à 1969 et qui présentait des dramatiques inspirées d'œuvres classiques de la littérature, à destination première des adolescents mais d'une telle qualité qu'ils étaient plébiscités par les adultes également.

Installation à Vosne-Romanée

Après notre mariage, nous sommes allés vivre très temporairement chez ma belle-mère, dans l'attente des travaux de restauration de la maison que nous devions habiter « provisoirement » dans le centre du village, et qui est finalement devenue mon foyer pour toute ma vie. Mon beau-frère lui redonnait un bon coup de propre avant que nous nous y installions, en particulier pour ce qui est des peintures. Elle avait été libérée par la locataire, la sœur du comte Liger-Belair qu'on surnommait « Bijou », puis par la tante maternelle de Jean, Marcelle Rabut, mère de ma cousine Marie-Blanche que j'avais retrouvée quelques années plus tôt...

Alors que nous pensions intégrer secondairement la grosse maison familiale pour y aller vivre après les grands travaux d'agrandissement envisagés – qui avaient marqué le pas avec le décès de Louis –, et puisque nous nous sentions bien dans cette maison « Trouvé », le provisoire durera toute notre vie. Nous installerons le chauffage central et ferons ouvrir des chiens-assis dans la toiture. Nous l'avons investie peu avant le départ de Jean en Algérie.

Le décès de mon beau-père avait rebattu les cartes, puisque mon beau-frère aîné Gustave avait repris les rênes de l'exploitation pendant plusieurs années avant que mon autre beau-frère François demande sa part du domaine. L'aîné a gardé la maison familiale qu'il partage avec Colette à des niveaux séparés, nous avons eu la nôtre et François a reçu en héritage une troisième maison appartenant aussi à la famille ; et puis les vignes ont été partagées.

Notre maison appelée « Trouvé » est mitoyenne : la famille Mugneret-Gibourg¹¹ avait acheté l'autre partie qui donne sur la cour et de l'autre côté sur la vigne qui court jusqu'à la route nationale. Cette maison est restée la propriété de la famille Mugneret et vient juste de s'ouvrir en chambre d'hôte, sous le nom de Maison de Jacqueline¹². Les trois marches en pierre donnant sur leur porte d'entrée étaient très investies par nos trois enfants, qui aimaient aller s'y asseoir pour discuter ensemble, avec Christine.

Nous avons gardé l'autre partie, mitoyenne à angle droit et donnant sur la route du village ; le jardin se situait de l'autre côté de la route, qui avait été tracée secondairement, coupant alors tous les jardins attenants aux maisons. À l'heure où j'écris ces lignes, ce jardin disparaît pour permettre la ~~construction~~ ^{extension} d'une construction viticole pour les fils de Michel.

Sur cette maison se trouve encore cette plaque historique :

Ici vécut

Dom François Trouvé 1711-1797

Dernier Abbé de Cîteaux

Barthélémy Trouvé 1738-1805

Conseiller du Roi

Au parlement de Bourgogne

Son beau-père

Karl Joseph Riepp 1710-1775

Célèbre facteur d'orgues

Après la mort de mon père en 1956, nous avons accueilli à la maison de Vosne jusqu'en 1958 ou 1960 Mme Hory, la gouvernante qui m'avait élevée, ainsi que Tante Cécile qui était seule

¹¹ Jeanne Gibourg (1906-1997) épouse en 1928 André Mugneret (1905-1986) et créent ensemble en 1933 le Domaine Mugneret-Gibourg. Leur fils unique, Georges Mugneret (1929-1988), médecin ophtalmologiste à Dijon, décide très vite de poursuivre le travail de ses parents, parallèlement à ses activités médicales.

¹² Lors de son service militaire en Algérie en 1958, Georges Mugneret rencontre Jacqueline, institutrice, née à Alger.

et handicapée. Il fallait donc que je gère les trois enfants et les deux vieilles ! Quand on a dû se contraindre à mettre Tante Cécile dans une maison de vieux, Jean a pleuré. Restait alors celle que les enfants appelaient Mémé Hory, qui elle aussi dut partir dans une maison de vieux... Pour moi, malgré l'attachement que je leur portais, je pus enfin souffler. Je n'étais pas encore à la mairie.

Notre maison a été rachetée par mon fils Michel, du temps de son père déjà. Le principal de la maison consiste en sa cave, où sont disposés les foudres. À l'heure où j'écris ces pages – en 2022 – et depuis que je suis partie vivre à la Villa Médicis, la maison n'est plus habitée mais renferme encore des meubles et objets destinés à mes enfants et petits-enfants. Je leur ai dit de prendre ce qu'il leur ferait plaisir. Les enfants de Michel en sont désormais propriétaires ; ils demandent à leurs cousins de venir indiquer ce qu'ils aimeraient prendre, pour que le partage se passe de la façon la plus simple possible. À l'heure où j'écris ces pages, tout reste en place, avant la distribution à venir. Depuis mon départ, je n'ai pas voulu y retourner, ne serait-ce que dans la première salle, dite *la salle aux fusils*. Mon fils Michel m'y a emmenée plusieurs fois, je suis restée dans la cour sans franchir la porte. J'en suis partie sur un brancard après une chute, qui m'avait laissée étendue au sol jusqu'au moment des secours ; c'est maintenant fini... Ma fille, ma petite-fille ou la femme de ménage vont y chercher pour moi les affaires que je leur demande.

En 1984, quand mon fils Bernard fut en âge de se marier, Gustave reprit les travaux d'intérieur de la maison de mes beaux-parents (Louis était décédé en 1951, mais Marie-Louise y vivait encore) en faisant installer des boiseries à grands frais, des dorures style Louis XVI dans la pièce d'apparat ; il avait en outre acheté à une vente aux enchères des meubles exceptionnels du Château de Brochon bâti par le très fortuné homme de lettres Stephen Liégeard¹³ à la fin du XIXe siècle¹⁴, et tout particulièrement la totalité de la salle à manger. Cet homme qui s'imaginait siéger à l'Académie française avait pensé la construction de son château néo-Renaissance pour pouvoir recevoir tous les académiciens, à savoir des chambres nombreuses et une table permettant de déjeuner avec quarante convives. Le château ne restera pas longtemps dans la famille : son fils Gaston Liégeard meurt en 1953 sans héritier et son seul neveu refuse l'héritage. L'état acquiert alors les lieux comme prévu par testament, et en fait un lycée dès 1954. Ces quarante chaises, la table et les dessertes font désormais l'intérieur tout particulier de la maison familiale où vit Bernard. Nous-mêmes avons acheté l'argenterie et les couverts.

Colette vit désormais dans cette maison, sous la bienveillance de Bernard et avec l'aide d'Anne-Françoise pour ce qui concerne l'administratif. La solidarité familiale reste pour tous une valeur importante : Colette cuisine chaque lundi un repas qu'elle apporte à Michel et à Pierre, tout comme elle venait chercher mes enfants quand ils étaient petits après la sieste pour le goûter et me les ramenait ensuite. Mes enfants restent proches les uns des autres, et cette proximité a persisté après l'arrivée de leurs conjoints.

¹³ Stephen Liégeard (Dijon, 29 mars 1830 – Cannes, 29 décembre 1925) est un avocat, haut fonctionnaire, homme politique, écrivain et poète français. Il est l'inventeur du terme « Côte d'Azur » pour remplacer la dénomination « Riviera », par analogie à la Côte d'Or, ainsi nommée par l'inspiration poétique de Charles-André-Rémy Arnould, avocat au parlement de Dijon et député de l'Assemblée constituante de 1789.

Il inspira à Alphonse Daudet le personnage du « sous-préfet aux champs » des Lettres de mon moulin.

¹⁴ Dès ses achats de 1879, Liégeard fait démolir les derniers bâtiments des Chartreux (excepté la "tour Crébillon"). Le chantier du château démarre en 1895 et s'achève en 1899 pour le gros œuvre. Le décor, lui, est terminé en 1902.

Anne-Françoise a épousé François Parent ; nos familles se connaissaient et nous faisons toujours un ou deux voyages annuels ensemble. Comme François était ami de Michel, il venait facilement à la maison... La suite est facile à imaginer, se poursuivant par un mariage – que j’ai d’ailleurs célébré moi-même –, d’autant qu’Anne-Françoise était enceinte... Anne-Françoise a choisi notre ami Georges Mugneret comme témoin de mariage, Christine n’étant pas majeure. C’est lui qui a conduit Anne-Françoise à la mairie, puisque Jean souffrait de problèmes d’équilibre.

Anne-Françoise a commencé son activité viticole chez Gustave pour le secrétariat, et un peu chez ses beaux-parents. C’est alors qu’elle nous a demandé à recevoir des vignes, comme ses frères en avaient reçu. Ils ont eu au départ un petit domaine que François a très bien dirigé, puis agrandi avant que n’arrive la succession... J’ai alors conseillé à François que Anne-Françoise garde son nom de jeune fille, car les clients n’iraient pas spontanément chercher du Vosne-Romanée à Pommard, tandis que « Gros » sur l’étiquette permettait de rattacher leurs vins à nos domaines bien connus, ce qu’il a vite accepté. Anne-Françoise a alors démarré son activité sous A.F Gros.

Les trois enfants de Michel sont restés en indivision, ils se voient tous les mois et discutent entre eux. Aujourd’hui, l’histoire continue et ~~les~~ deux ^{deux} enfants d’Anne-Françoise travaillent ensemble ; les deux enfants de Bernard sont aussi en indivision et s’entendent très bien. La fille de Bernard mène de front la viticulture et son métier d’architecte, son mari est conducteur de travaux. Ainsi, dans les trois domaines qu’ils se sont partagés, qu’ils ont agrandis, améliorés, ils sont restés proches les uns des autres. Le nom « Domaine Gros » est porté fièrement à travers le monde ! Les domaines restent bien gérés et j’en suis très fière, puisque nous avons sans doute fait passer des valeurs...

Algérie

Jean étant marié avec un enfant, il n'était donc pas mobilisable, en principe. Cependant, il avait le grade de sergent-chef et fut un des rares mobilisés en Côte d'Or. Il fut convoqué sous les drapeaux pour partir en Algérie.

Avant son embarquement pour Alger, il fut nommé sergent recruteur, alors qu'il n'était absolument pas scribeouillard. Il fut alors envoyé en poste dans le petit village de Valdahon dans le Doubs, à soixante-dix ou quatre-vingts kilomètres au nord-est de Champagnole. Bien entendu, l'occasion d'aller le voir était trop tentante ! Il devait saisir les identités des appelés, leur provenance, leur niveau scolaire ou professionnel et toutes ces choses utiles à l'armée.

Nous nous étions mariés en 54, j'avais fait une fausse couche en 55, ce qui aurait été bien difficile sans le soutien réconfortant de ma belle-mère, puis notre aîné Michel a vu le jour le 16 février 56. Quelques mois avant sa naissance, mon père était venu chez ma belle-mère pour nous voir, et il avait proposé de choisir collectivement le prénom de bébé attendu : autour de la table, le prénom Michel a très vite été consensuel. Mon père a alors demandé nos avis dans l'éventualité de la naissance d'une fille. Jean, debout en bout de table a balayé la proposition d'un revers de manche :

— Ah non, ce n'est pas nécessaire, j'aurai un garçon !

Devant son assurance, aucun prénom féminin ne fut envisagé... Après mon accouchement à la clinique du Dr Audry à Dijon, chez des amis du grand-père de Jean, j'ai appelé Papa pour lui annoncer la naissance de notre garçon, Michel... Au bout du fil, je n'ai reçu qu'un grand blanc en guise de réponse, que j'ai entendu comme :

— (*Juron de 5 lettres*), Jean a réussi ce que je n'ai pas su faire !

Bien sûr, pour lui comme pour nous, cette naissance fut un grand bonheur, mais le grand-père n'aura connu son petit-fils que cinq mois !

J'ai accouché de mes trois enfants dans la clinique du Dr Audry. Lors la naissance d'Anne-Françoise (ou était-ce celle de Bernard ?), la femme du Dr Delignette, associé du Dr Audry, a accouché en même temps que moi d'un petit Marc. Quand mon arrière-petit-fils Jules est né – le fils de Pierre –, c'est ce Marc devenu obstétricien qui l'a fait naître...

Le 1^{er} mai de cette même année 1956, Jean devait embarquer deux jours après l'enterrement d'un de mes oncles. ^{Quelques jours après le mariage de Jean et de sa sœur} Mais la séparation d'avec Jean m'a paru insupportable et j'ai très vite décidé de le rejoindre pour un temps, malgré la naissance récente de notre bébé Michel, que je confiai à Mémé.

Déterminée, j'avais remué ciel et terre pour obtenir via un employé municipal ou préfectoral un billet d'avion pour Alger. Quelques jours plus tard, j'atterris sur le sol algérien, où un parent de voisins à nous, hôtelier à Alger, m'y accueillit. Je n'y suis pas restée bien longtemps, car Jean avait été affecté à Tizi Ouzou¹⁵, et j'avais mieux à faire que de rester dans la capitale.

Sur place, j'ai été très bien accueillie par le capitaine, avec qui je mangeais régulièrement au mess. Jean avait trouvé pour nous loger la maison d'un garde forestier qui était en vacances. Même si j'étais heureuse de retrouver Jean, les conditions étaient spartiates. Après le dîner au mess, nous rentrions de nuit dans cette petite maison, où j'ai reçu officiers et sous-officiers à déjeuner. Je n'oublierai jamais que Jean m'accompagnait avec la mitraillette quand j'allais faire pipi au fond du jardin. Je craignais la lueur des yeux des petits Arabes qui ne manquaient pas

¹⁵ Commune algérienne située en Kabylie, à 30 km au sud des côtes méditerranéennes, et à 100 km d'Alger.

de m'observer dès que la nuit tombait, quand bien même ils n'affichaient pas une animosité poussée... C'était plus probablement de la curiosité que de l'hostilité, mais je n'étais pas rassurée.

Mais mon séjour tourna court – je n'y suis restée que cinq jours ! Trois jours après mon arrivée, le téléphone sonne au poste de commandement. Ma belle-mère m'annonce l'hospitalisation de mon père. Quelques heures plus tard, après qu'elle est allée le visiter avec une de ses sœurs, il meurt. Il me faut rentrer. Le capitaine, toujours compréhensif, propose de donner huit jours de permission exceptionnelle à Jean pour qu'il m'accompagne en France et dans mon deuil. Par téléphone, je fais connaître ma volonté de voir le corps de mon père, avant que soit serti son cercueil, ce qui m'est accordé.

Mon père est mort à la clinique de Champagnole. Né en 1888, il a alors 68 ans. Pendant les condoléances, je reçois des confidences fort déplaisantes d'un médecin de l'hôpital de Champagnole, me faisant savoir qu'à son avis, mon père est mort d'une erreur médicale dans l'établissement concurrent, et qu'il est prêt à m'aider dans une quelconque recherche de responsabilité... Il profite de la cérémonie pour m'aborder, venant me serrer la main alors que je ne le connaissais ni d'Adam ni d'Ève, et qu'il n'est jamais intervenu médicalement dans la maladie de mon père. Bien évidemment, je n'en fais rien, mais je trouve cet abord agressif très désagréable...

Avec le décès récent de mon oncle Désiré – deux mois avant mon père –, j'avais désormais la charge de deux successions. Il me restait aussi la charge de ma tante Cécile, peu mobile et dépendante.

C'était alors une période compliquée, d'autant plus que j'étais enceinte d'Anne-Françoise, que j'étais allée promener en Kabylie, lui faisant découvrir les grands espaces du Djebel ! Mais elle n'a pas été conçue là-bas, je l'avais déjà dans le *tiroir* ! Ça, c'était notre vie à nous, on était contents, on était heureux.

Jean est rentré d'Algérie la veille de la Toussaint, après six mois de mobilisation. Je ne lui ai jamais posé de questions sur ce qu'il y avait vécu, puisque j'estimais que c'était son histoire ; je pressentais que c'était difficile. Mais je sais qu'il en avait parlé autour de lui, en particulier avec un de ses amis de chasse, appelé comme lui pendant cette guerre. Cet homme, je l'avais entendu dire après une battue dans le parc aux sangliers :

– En Algérie, on a vu des choses dures, très dures.

Gustave, le frère aîné de Jean m'avait aussi tenu ces propos :

– Mais vous ne voyez pas que Jean n'est pas rentré comme il était parti ?

Je mettais cette modification de caractère à tout ce qui avait changé pour la tenue de l'exploitation, et en premier lieu la mécanisation. Avant l'Algérie, la vigne était cultivée à la force des chevaux, un pour le matin, un pour l'après-midi, que Jean menait entre les ceps pour le sarclage et toutes les tâches qu'un ouvrier ne pouvait assurer seul. Un des ouvriers l'assistait pour le soin des animaux. Au retour de Jean, la façon de travailler avait changé et le progrès – non désiré par lui – était passé par là, le mettant devant le fait accompli : un tracteur remplaçait la traction animale ! Jean en avait été sentimentalement très affecté.

*Les chevaux
avaient de l'endure -*
À la question ouverte de mon beau-frère, je n'avais livré le fond de ma pensée ; pour lui, Jean avait surtout souffert de la guerre, pour moi, c'était plus complexe que ça... J'avais du respect pour mes beaux-frères. Nous nous vouvoyions, l'époque voulait ça, mais notre amitié était réelle. Nos rapports avec François étaient un peu plus compliqués, mais il avait l'excuse de la jeunesse.

Mairie

Mon premier mandat municipal date de 1971. J'avais alors quarante-deux ans. Dans le village je n'étais pas connue, même si le nom Gros l'était. Je dirais même que j'étais plutôt transparente, puisque je menais ma vie de mère de famille de trois enfants nés en 56, 57 et 58, et que mon activité au domaine restait dans l'ombre. Je ne travaillais pas dans les vignes, et pendant les vendanges, je n'y allais pas davantage, faisant la cuisine pour les vendangeurs. En 1971, Michel notre aîné avait donc quinze ans, un âge intermédiaire entre une certaine indépendance et la nécessité de ne pas être complètement livré à lui-même.

Quand le conseiller municipal a franchi la porte du domaine pour chercher un candidat à l'élection municipale à venir, j'ai d'abord pensé que c'est Jean qui était pressenti pour la mairie ; j'avais pourtant souvent demandé à Jean de ne jamais accepter, puisque je savais le risque pour moi d'être obligé une nouvelle fois de faire son boulot ! Mais le visiteur m'a étonnée :

— Ce n'est pas votre mari que je viens solliciter, c'est vous...

Je n'ai pas hésité longtemps et j'ai accepté que mon nom paraisse sur l'unique liste électorale, les électeurs barrant les noms de ceux qu'ils ne voulaient pas pour la gestion de leur commune. J'ai toujours été intéressée par ce que je ne connaissais pas, et voilà que s'ouvrait à moi un joli challenge !

Je pense avoir été une femme moderne... Férué de nouvelles technologies, j'avais fait installer dans ma voiture Radiocom 2 000¹⁶ dès sa sortie commerciale pour être joignable en permanence. Ainsi j'allais à des réunions un peu loin de la maison.

Jean me laissait faire tout ce que j'avais besoin de faire, sans retenues aucunes. De façon réciproque, je le laissais vivre librement sa vie à sa guise, malgré sa maladie qui a réduit ses possibilités. J'ai rencontré le mari qu'il me fallait, et sans doute aurait-il dit la même chose à mon encounter ! Quant à mes enfants, je pense que ma fonction de maire leur a paru toute naturelle, puisque c'était un poste plutôt habituel dans la famille. Ils n'en ont pas tiré de fierté particulière, et ne paraissaient pas souffrir de ma vie trépidante, entre sorties amicales et vie politique.

Au scrutin majoritaire plurinominal¹⁷, j'ai recueilli la majorité des voix, pas tant pour mon prénom que pas grand monde ne connaissait, mais bien pour mon patronyme Gros qui avait une bonne réputation pour la gestion des affaires municipales. Déjà, l'arrière-grand-père de Jean, Alphonse, avait été maire de Vosne de 1865 à 1870, pour ne citer que le premier de la longue série à venir.

Forte de mon succès électoral, j'ai bien sûr accepté de prendre la mairie qui m'était proposée, me disant qu'une telle opportunité ne se représenterait pas deux fois. J'ai toujours pensé qu'on peut revenir en arrière, mais qu'on ne peut pas récupérer quelque chose qu'on a lâché !

Ma seule hésitation de devenir maire a tenu dans le fait que le lendemain de cette élection devait se tenir le mariage du principal propriétaire de la Romanée-Conti, Aubert Gaudin de Villaine,

¹⁶ Radiocom 2000 est le réseau de téléphonie mobile transportable français lancé en 1986. Il est classé dans la catégorie des mobiles de première génération.

¹⁷ Le scrutin majoritaire plurinominal est un système électoral dans lequel plusieurs personnes sont élues au cours d'un même scrutin et où les candidats ayant obtenu le plus de voix sont élus.

avec la petite-fille d'un vice-président des États-Unis, Pamela Fairbanks¹⁸. Cet homme exceptionnel avait déposé en 1911 le nom de domaine de la Romanée-Conti. En 1942, face à des difficultés financières dues aux années de guerre, le propriétaire historique avait cédé des parts en 1942 à la famille Leroy¹⁹. Pour une débutante, c'était un véritable baptême du feu, et j'avais une sacrée frousse. Aubert de Villaine²⁰ m'a ensuite confié que je leur avais paru beaucoup plus émue qu'eux ! Après cette première éprouvante, j'ai célébré une centaine de mariages dans ma mairie ! J'ai conservé depuis des relations amicales avec lui et Pamela, mais ce fut une véritable épreuve pour moi. Dans ma tête, j'ai toujours eu cette petite musique en arrière-fond :

— Si tu refuses, c'est que tu n'es pas capable...

J'ai toujours considéré que gâcher ses chances, c'est regrettable. Dans ce domaine, mes neuf petits-enfants ne me déçoivent pas, développant chacun leur propre caractère ; observer leurs parcours me passionne.

Accepter la mairie de Vosne-Romanée qui abrite certains des plus prestigieux domaines viticoles du monde, dont le célèbre domaine de la Romanée-Conti avec ses 25,5 hectares situés en majeure partie dans le village, c'est accepter a priori des aventures humaines de très grande envergure.

Depuis ce mariage que j'ai célébré dans les premiers jours de mon mandat de maire, j'ai la chance d'acquiescer chaque année une caisse panachée du domaine²¹, avec de grands crus dont La Tâche, une bouteille de romanée-conti et autres appellations, que je distribue à tour de rôle à mes enfants. Nous ouvrons et partageons ces bouteilles en famille. Ce sont des vins mythiques, que seules quelques personnes au monde peuvent posséder ou boire. Les de Villaine sont des gens de très grande envergure internationale et pourtant d'une simplicité remarquable, d'une gentillesse jamais mise en défaut. Et s'ils oublièrent de m'adresser ma caisse annuelle, je n'oublierais pas de me rappeler à leur meilleur souvenir !

Aux côtés de Aubert, j'ai eu l'honneur d'être nommée vice-présidente de l'association « Abbaye de Saint-Vivant »²². Quand j'ai voulu prendre ma retraite méritée pour ce poste, notre président ne l'a jamais acceptée ! Pour lui, ma place était là et il tenait à ce que j'y reste. Il se trouve que je n'ai pas pu retourner une seule fois à ces réunions, puisque je ne me sentais plus en état de monter dans les Hautes Côtes...

Cette abbaye en ruines avait été achetée par la Romanée-Conti, qui a œuvré à sa restauration par l'intermédiaire de l'association Saint-Vivant.

¹⁸ Article du New York Times annonçant le futur mariage de Pamela Fairbanks avec Aubert Gaudin de Villaine. Il est indiqué dans cet article que Pamela Fairbanks est l'arrière-petite-fille de Charles Warren Fairbanks vice-président des États-Unis au cours du mandat de Théodore Roosevelt.
<https://www.nytimes.com/1970/12/13/archives/pamela-fairbanks-is-affianced.html>

¹⁹ Henry Leroy (1894-1980) reprend l'affaire familiale Leroy en 1919 et la développe à son tour. Il achète en 1942 à son ami Jacques Chambon de la famille De Villaine, 50 % du domaine de la Romanée-Conti, qu'il cogère avec les héritiers Henri de Villaine, puis Aubert de Villaine (père et fils). Henry Leroy a deux filles, Pauline Roch et Lalou Bize-Leroy.

²⁰ Aubert Gaudin de Villaine, né le 8 février 1939 à Rennes, est un viticulteur français entre autres cohéritier et cogérant du prestigieux domaine de la Romanée-Conti, de Vosne-Romanée dans le vignoble de Bourgogne.

²¹ Selon les années, une caisse de romanée-conti contient : 1 bouteille de romanée-conti ; 3 bouteilles de la-tâche ; 2 bouteilles de richebourg ; 3 bouteilles de romanée saint-vivant ; 2 bouteilles de grands-échezeaux ; 3 bouteilles d'échezeaux.

²² L'abbaye Saint-Vivant de Vergy est une ancienne abbaye bénédictine du IX^e siècle à Curtil-Vergy

Ma mission d'élue fut une belle aventure. Mon secrétaire de mairie était comme souvent à cette époque-là l'instituteur du village, un homme très pondéré mais aussi très efficace. J'ai beaucoup apprécié de collaborer avec ce M. Moutrille²³. Je n'oublierai jamais son aide extraordinaire, sa discrétion, son dévouement de tous les instants. Cet homme avait tout pour lui ; sa femme venait l'assister à ses heures, de telle sorte que je pouvais toujours compter sur l'un ou l'autre de ce couple attachant.

Ce secrétaire admirable, charmant, m'a accompagnée tout le temps de mes deux premiers mandats et au début du troisième. Il avait le don de me faire des propositions avec beaucoup de

doigté :

(votre prédécesseur)
— M. Engel aurait fait comme ça... {

Au lieu de me dire

— Vous devriez faire comme ça...

M. Pierre Engel était mon prédécesseur à la mairie. Il avait fait plusieurs mandats après mon beau-frère Gustave Gros.

Ainsi, grâce à lui, j'ai pu embrasser progressivement l'ampleur de la tâche qui m'attendait. Je n'ai pas eu d'appréhension particulière devant ces nouvelles missions, si on me faisait confiance pour les conduire, c'est que je pouvais le faire. J'ai appris à connaître toutes les tranches de la population, tous les problèmes spécifiques de chacun, qu'ils soient viticulteurs mais aussi artisans, commerçants ou ouvriers, sans oublier les femmes.

Mes adjoints successifs ont été compétents et attentifs.

Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais été en conflit ouvert avec un conseiller municipal, chacun apportant sa pierre à l'édifice de construction de notre projet commun.

²³ Libra Mémoire : « Le maire et les membres du conseil municipal vous font part du décès de Monsieur Firmin Moutrille, Secrétaire de mairie de 1970 à 1984 et instituteur. Les obsèques ont eu lieu le vendredi 23 février 2018 à dix heures en l'église Saint-Nicolas de Beaune puis l'inhumation au cimetière de Vosne-Romanée. »

L'accident médical de Jean

En 1975, une soirée était donnée au Clos Vougeot par les élèves de la « Viti ». J'étais maire depuis quatre années. Nous y assistions, comme bien des viticulteurs de la région. Alors que la fête battait son plein, quelqu'un est venu me chercher en me disant que dehors, Jean avait fait un malaise. Il avait quarante-sept ans et moi quarante-cinq.

Je me précipite et trouve Jean étendu au sol. Autour de lui se pressent ses amis et les invités. Aussitôt, j'appelle par téléphone notre voisin, Georges Mugneret, médecin à l'hôpital de Dijon. Rapidement, Jean est pris en charge médicalement, hospitalisé à la demande de Georges dans le service adéquat et surveillé par ses amis médecins, qui font de leur mieux et diagnostiquent une méningite.

Malgré les meilleurs soins, la pathologie est grave, et Jean gardera comme séquelles importantes une surdité profonde et des troubles de l'équilibre. Ce handicap a changé notre vie : il a d'abord bénéficié de soins à Lyon, puis de stages en Alsace pour apprendre la lecture labiale. Plus tard, un de ses amis l'a opéré pour améliorer cette surdité, sans succès.

Avant le retour à la maison de Jean, Michel – encore étudiant – passe tous les soirs au domaine pour gérer l'équipe, donner les ordres, prendre les décisions, parer au plus urgent. Il n'était pas encore diplômé, mais étant le plus à même de gérer l'activité au domaine, je l'avais appelé à la rescousse. Immédiatement, il avait acquis la confiance de tout le personnel, une demi-douzaine d'ouvriers.

Michel terminait alors sa formation de deux années à la Viti. Je lui avais demandé de passer son bac en plus, ce qu'il avait fait avec succès ; ce diplôme n'était pourtant pas nécessaire pour intégrer le lycée professionnel. Il avait beaucoup apprécié ces études, qu'il avait voulu entreprendre lui-même malgré les avis contradictoires de ses tantes directrices d'établissement à Bourg, qui auraient préféré pour lui des études plus prestigieuses puisqu'il était brillant. Même si la formation viticole au lycée était très bonne, pour ses dames, Michel avait des qualités intellectuelles qui lui auraient permis de faire un parcours encore plus prestigieux. Elles auraient aimé qu'il fasse des études longues plutôt qu'un simple BTS, quitte à revenir à la vigne secondairement. À cette époque, on considérait que les très longues études étaient un plus important dans la vie. Mais moi, je n'imaginai pas devoir lui imposer des études qu'il n'aurait pas librement choisies.

Dès l'obtention de son diplôme, il a pris les rênes du domaine, même si Jean était encore bien présent malgré ses handicaps. Comme ne pouvait plus travailler dans les vignes, en raison de ses troubles d'équilibre, il s'était mis en retrait, mais pas en retraite. Nous avions cinq ou six employés à l'époque, qui ont tout de suite reconnu les capacités et les qualités humaines de Michel.

Michel aimait la vigne, se sentait chez lui à Vosne-Romanée, et il a suivi ses envies sans les regretter. Les enfants nés dans des familles de vigneronnes entendent parler du métier à table, la vigne est leur paysage, pourtant tous n'attraperont pas la fibre pour autant. Jean emmenait parfois ses enfants dans la vigne, mais sans pression aucune pour ne pas les forcer. Bernard n'est pas allé dans le vignoble et dirige pourtant très bien son domaine. Michel a fait un bon choix dans son orientation scolaire et il est devenu un très bon vigneron ; il a d'ailleurs il a sauvé le domaine « Jean Gros », tout comme Bernard a sauvé le domaine « Gustave Gros ».

Nos deux garçons ont des caractères totalement différents : Bernard est expansif, pianiste, passionné de vol en ballon puis d'hélicoptère – il vole tous les deux ou trois jours avec son

propre appareil –, tandis que Michel est taiseux, préférant la pêche en solitaire ou avec des amis, ce qui lui permet de se reconstruire.

Je continuais quant à moi à assurer la partie gestion commerciale, la réception des clients pendant que Michel gérait la partie viticole et vinicole.

De fil en aiguille, j'ai reçu les visiteurs et assuré la gestion de notre clientèle, dont le recouvrement des factures dues. Nos clients privés arrivaient chez nous par le bouche-à-oreille, à une époque où Internet n'existait pas, pour achalander leur cave personnelle. Même avec une qualité reconnue, il est préférable d'assurer un certain volume pour intéresser les clients. Le terroir est différent du Bordelais ; là où le client va acheter un château, ici, le client vient chercher un panel : un vin facile à ouvrir pour une occasion simple avec des amis, ou une belle bouteille pour un repas guindé. Chaque maison présente cette palette, d'un vin d'entrée de gamme pour un petit mâchon à celui d'exception, comme un romanée-conti, un Richebourg, un La Tâche que tout le monde ne peut acquérir, puisque ce sont des vins devenus chers. D'autant plus que Vosne-Romanée est le cœur de ces grands crus, pour ce qui est des bourgognes rouges.

Vendre quelques cartons à des particuliers ne pouvait suffire à faire vivre notre exploitation. Il fallait s'assurer d'un marché plus solide : deux propriétaires bourguignons – Charles Rousseau de Gevrey-Chambertin, un des plus beaux domaines de la côte, et Jacques Parent de Pommard, devenu le beau-père d'Anne-Françoise – nous ont alors conseillés à des courtiers qui travaillaient à l'étranger. Ces acheteurs mangeaient souvent simplement avec nous à la cuisine...

Il a fallu tout construire : l'exploitation, la clientèle, le matériel. La propriété avait atteint vingt-cinq hectares avec l'acquisition des Hautes-Côtes. Jean avait acheté là-haut quelques dizaines d'hectares à partir de la fin des années soixante, où ne végétaient que quelques petits propriétaires épars. Au fil des années, il en a revendu, échangé ou acheté d'autres... Il fut alors pionnier dans la plantation de vigne sur ces grandes parcelles, valorisant alors ces terres moins courues que les Côtes avec leurs appellations prestigieuses. Elles ont donné, à force de travail et de sa passion pour la vigne, des vins de qualité et prometteurs avec le réchauffement climatique que nous connaissons. Il avait finalement eu le nez creux, malgré ma perplexité à l'époque de l'achat de ces terres. Entre l'acquisition et la plantation, il s'agissait d'un investissement très important et les bénéfices ne sont arrivés que bien après.

Pour toutes ces évolutions, nous avons pu compter sur les uns et sur les autres. L'amitié était importante. Quelques années plus tard, nous avons décidé de nous retrouver à cinq femmes – Jacqueline Mugneret, Christiane Drouhin, Christiane de Montille, Jacqueline Rousseau et moi – une fois par mois pour déjeuner ensemble et papoter, dans une sorte de journée de filles avant l'heure. Nos liens amicaux ont perduré toute notre vie.

Exploitation viticole

Pendant mes années de maire, Vosne-Romanée comptait alors six cents âmes, c'était un petit village²⁴, mais prospère et mondialement connu. C'est donc au domaine que j'ai reçu certains clients remarquables, dont certains sont devenus de véritables amis, comme les physiciens du CERN²⁵. Ils avaient pris l'habitude de venir tous les ans, et m'invitaient en retour chaque année à déjeuner avec eux à Genève ; une fois, j'ai organisé notre voyage annuel avec le conseil municipal au CERN à Genève. J'ai conservé une amitié durable avec l'un d'entre eux, Val Telegdi²⁶, jusqu'à sa mort assez subite. J'étais allé à la cérémonie parisienne donnée à l'occasion de l'obtention du prestigieux prix Wolf²⁷ en 1981. Après sa mort en 2006, sa femme m'a écrit pour me dire comme il m'appréciait, après une vingtaine d'années d'amitié.

Ces gens-là, je les recevais tous simplement à la cave, où nous avions des discussions passionnantes autour de sujets variés. J'ai la fierté d'avoir passé du temps avec eux, seule avec cinq ou six physiciens de cette renommée mondiale ! J'étais en confiance avec eux, comme je l'étais pour la plupart de mes clients ; ainsi, il m'est arrivé d'en laisser certains à la cave, avec bouteilles et verres, le temps d'aller marier des jeunes ! Je n'ai jamais eu de problèmes avec ce genre d'expériences.

Je tâchais de conserver mes samedis soir et dimanches sans recevoir de clients au domaine. L'un d'eux m'a dit qu'il m'avait aperçue en robe longue, m'apprêtant pour une réception au Clos Vougeot, et qu'il n'avait pas osé m'interpeller pour m'acheter du vin... En semaine, ces rencontres à la cave étaient des moments heureux, mes visiteurs discutant facilement, avec enthousiasme. Ils m'interrogeaient régulièrement sur l'après-nous, sur le devenir de notre domaine, puisqu'ils ne rencontraient jamais mon mari, préférant travailler dans les vignes plutôt qu'être mis en difficultés de par sa surdité. Se mettait-il à l'écart de lui-même ou avais-je une responsabilité dans cet état de fait, puisque je n'aimais pas le savoir diminué ? Sans doute un peu des deux... Malgré son appareil auditif, il avait des vraies lacunes de compréhension. En plus de son appareillage, Jean disposait d'un boîtier amplificateur, une sorte de micro qu'il tendait vers ses interlocuteurs. Même les femmes des membres du Lions Club, parfois invitées par leurs maris à une de leurs réunions mensuelles étaient peu gênées par cet appareillage de Jean, n'en comprenant pas vraiment la fonction... Parenthèse : j'ai été invitée une seule fois à un club similaire, destiné aux seules femmes. Pour moi, cette séance de « *piapias* » fut une expérience de trop et je me suis dit : plus jamais ça ! Je préférerais les réunions des hommes

²⁴ 339 habitants en 2019.

²⁵ L'Organisation européenne pour la recherche nucléaire, aussi appelée laboratoire européen pour la physique des particules et couramment désignée sous l'acronyme CERN (du nom du Conseil Européen pour la Recherche Nucléaire, organe provisoire institué en 1952), est le plus grand centre de physique des particules du monde. Il se situe à quelques kilomètres de Genève, en Suisse, à cheval sur la frontière franco-suisse.

²⁶ Valentin Louis Telegdi, né le 11 janvier 1922 à Budapest et mort le 8 avril 2006 à Pasadena, est un physicien américain d'origine hongroise.

²⁷ Les prix Wolf de physique et chimie sont souvent considérés comme les récompenses les plus prestigieuses dans ces domaines après le prix Nobel.

auxquelles j'ai parfois été convoquée, sauf celle où le président nous a parquées entre nous, ce qui m'avait choquée !

Une ardoise permettait à Jean de communiquer un peu plus, mais c'était nécessairement très partiel.

Plus tard, un de nos amis médecins à Dijon lui a proposé de l'opérer, pour lui permettre de regagner un peu de conduction osseuse. Malheureusement, après tant d'années de surdité, la zone du cortex cérébral utile à l'intégration du signal sonore s'était atrophiée, à n'être plus utilisée, et l'intervention s'est soldée par un échec. Jean regrettera toute sa vie d'être définitivement privé du plaisir d'écouter Manuel de Falla, les valse de Strauss ou le Boléro de Ravel, toutes musiques qu'il affectionnait tout particulièrement.

Je l'ai ensuite emmené souvent en rééducation, chez des orthophonistes,

Nos amis ont beaucoup compté, surtout dans cette période où j'avais beaucoup à gérer, en particulier pour le développement commercial du domaine. Je pense bien sûr à Jacques Parent, futur beau-père d'Anne-Françoise, ou Bernard Drouhin, décédé depuis des années mais dont le fils est resté ami avec mes enfants. Je ne peux oublier non plus notre ami Charles Rousseau, propriétaire d'un très beau domaine de Gevrey-Chambertin, bien qu'il fût choqué qu'une femme devienne maire et qu'il me l'avait fait savoir ! Cela n'entache pas notre amitié. Nous étions complémentaires, nos domaines n'étaient pas concurrentiels.

La vente directe à des clients particuliers ne pouvait suffire à faire vivre le domaine. Au-delà du seul marché français, l'international s'est intéressé à nos vins : d'abord les États-Unis, un peu l'Angleterre, de façon moindre la Belgique ou les Pays-Bas...

Le marché américain avait été ouvert pour les Gros par Lichine²⁸. Je ne l'ai pas connu, mais je sais qu'il a eu une importance pour notre activité. Il avait rencontré ma belle-mère pendant la guerre, avant de s'installer en France et d'acheter dans le Bordelais le château qui deviendra le Château Lichine. À cette époque de guerre, l'activité continuait au ralenti, mais elle continuait. Lichine a choisi de visiter le domaine Gros, puisque c'était un des plus beaux de la côte. Séduit par le domaine et ses vins, c'est lui qui ouvre la distribution des vins de Louis Gros au marché américain, et qui a donc permis les premières exportations des vins Gros à travers le monde. Un jour, un client m'avait rapporté des USA une bouteille de Louis Gros, importée outre-Atlantique par Lichine !

Comme Lichine n'achetait que des vins prestigieux, sa présence au domaine n'était pas passée inaperçue, avec les retombées que l'on imagine. Au départ, il était encore militaire dans l'armée américaine ; il était passé chez ma belle-mère qui l'avait reçu à déjeuner, parce qu'il

²⁸ Alexis Lichine, né le 3 décembre 1913 à Moscou et mort le 1er juin 1989 au château Prieuré-Lichine (Gironde), est un critique vinicole, viticulteur et négociant en vin d'origine américano-russe. En 1942, il est lieutenant du renseignement militaire américain à Casablanca. Chargé de pourvoir les tables des généraux et devenu commandant, il devient aide de camp de Eisenhower dans le sud de la France. Fin 1945, il est mis à la disposition de Winston Churchill, parti se reposer près d'Antibes après sa défaite aux élections législatives. En 1946, il revient aux États-Unis. En 1948, Claude Philippe lui propose de regarnir les caves de son palace ; Alexis Lichine fait alors avec lui la tournée des vignobles de France. En 1952, il achète le château Lascombes.

commençait à acheter du vin pour l'expédier aux États-Unis. Ma belle-mère recevait particulièrement bien ses hôtes. J'étais ébloui par la sonnette qui sortait sous la table par le tapis, et qu'elle actionnait du pied pour donner les ordres en cuisine. Mon mari avait su rester simple, il venait néanmoins d'une famille raffinée qui connaissait les codes ! Mes beaux-parents étaient des grands bourgeois, qui m'ont très bien accueillie : si mon beau-père est décédé avant notre mariage, je n'ai que des compliments à faire à l'adresse de ma belle-mère, qui est toujours restée particulièrement agréable... Elle se présentait davantage prudente qu'expansive.

Ce Lichine a permis l'essor aux États-Unis des domaines Gros, comme de bien d'autres. *M. Sauter, M. Blodet, dont les domaines sont sans doute les plus connus.*
Plus tard s'est ouvert le marché du Japon, grâce à un agent envoyé par Charles Rousseau, dont la femme était japonaise. Nous nous sommes alors positionnés sur un marché vierge, *sans doute le plus riche.* obligation de nous battre contre des concurrents qui ne sont arrivés que plus tard. J'ai apprécié ma rencontre avec cet homme : je préférerais des interlocuteurs discutant en français, car si je lis l'anglais, je le parle difficilement. Bien sûr, ce marché prenant de l'ampleur, nos enfants sont allés régulièrement au pays du soleil levant pour présenter leurs vins.

Lorsqu'on visite le parc de Yoyogi-kōen à Tokyo, on observe juste à côté des tonneaux de saké des barriques de grands vins de Bourgogne²⁹... C'est souligner l'attachement des Japonais à notre région viticole...

L'exportation s'est poursuivie avec un commercial très atypique, du cru...

Un garçon de l'âge de mes enfants avait fait l'école de viticulture et s'était retrouvé chez Jacques Parent, qui l'avait envoyé quelques semaines en stage chez son ami Ponsot à Morey-Saint-Denis. Il se reposait, *assis au bord de la route ou sur un rebord de fenêtre, et passe alors une grande dame du village qui l'interroge sur sa présence ici, l'emmène chez elle et le prend sous sa coupe.* Cette Madame Renée Cosson, banquière parisienne dont le mari avait un poste important à Paris, possédait le vignoble *(du Clos de l'art à Morey-Saint-Denis, mais aussi un hôtel particulier à Paris et d'autres biens importants ; férue d'art, elle possédait des toiles de maître et elle l'a beaucoup fait progresser dans le domaine artistique.* La famille Cosson a exploité le Clos entre les années 1938 et 1979. *des lambrays*

<http://www.degustateurs.pro/article-climat-les-clos-des-lambrays-a-morey-saint-denis-71570249.html>

Certains domaines avaient fait fortune, parfois par des mariages permettant des rapprochements de vignobles. Certains propriétaires aristocratiques partageaient leur vie entre un hiver à Paris et les mois plus ensoleillés en Bourgogne.

Gerard Moutier

Ce jeune homme d'une petite vingtaine d'années et ami de François Parent, Bernard Mounier, bénéficia alors à ses côtés d'un apprentissage du monde du vin, de la peinture, du raffinement... Il était très spécial. Il venait souvent à la maison, amené par les enfants...

Il avait ensuite connu une vieille dame, hollandaise ~~de~~ belge, avait qui il a vécu dans le centre de la France. Quand il nous avait fait visiter la maison, il parlait de « notre » chambre. Cette dame était propriétaire de chevaux, dont ce Bernard s'occupait. Un jour qu'il était à chez nous à Vosne-Romanée, je lui ai demandé :

²⁹ L'empereur Meiji avait l'esprit ouvert à ce qui venait de l'étranger, avait pris goût à certaines nourritures occidentales et... au vin. M. Yasushiko Sata, délégué de la Maison de la Bourgogne à Tokyo, citoyen honoraire de Bourgogne, propriétaire du Château de Chailly Hotel-Golf a fait ce cadeau précieux dans l'esprit d'amitié et de paix, et en priant pour que la France et le Japon connaissent encore de très nombreuses années d'amitié profitable.

— Mais Bernard, qu'allez-vous faire dans la vie ?

Il n'avait pas vraiment d'idée, puisqu'il vivait au jour le jour, étant entretenu comme un pacha. Mes enfants l'ont alors poussé à se positionner sur le marché du vin — je crois en lui offrant une voiture et en le motivant —, ce qu'il a fait de belle manière, fort de ces années d'apprentissage dans le luxe et de ses qualités de très bon vendeur. Au contact de nos clients et par ricochet, il a pu se créer un joli portefeuille. Il a beaucoup voyagé au Japon et il est devenu agent commercial international avec beaucoup de succès, allant jusqu'à installer son bureau commercial à Londres... Avec ses honoraires, il a pu s'acheter un appartement somptueux à Bruxelles.

Il est ensuite resté l'agent de nos enfants au Japon, et de bien d'autres, ce qui lui a permis d'amasser une véritable petite fortune !

Gustave Gros, l'aîné qui dirigeait l'exploitation, a souffert rapidement d'une tuberculose des reins, qui l'emportera une vingtaine d'années plus tard. Mais cette maladie le diminuait un peu. En homme très droit, il aura toujours tout fait pour que l'exploitation soit bien gérée. C'était un homme tranquille, l'exact opposé de mon mari ; pourtant, les deux hommes furent assez proches, sans doute parce qu'ils avaient fait la même formation de l'école de Viticulture. *à Beaune* Gustave se montrait très intelligent, très cultivé, très raffiné.

Lorsque la maladie l'a diminué, il a demandé à mon dernier fils, Bernard, de venir lui donner la main sur le domaine. Ma belle-mère m'avait dit :

— Ah, vous savez, on a pris Bernard mais c'était à Michel qu'on avait pensé pour la succession de Gustave, puisque Bernard avait fait des études de mécanique tandis que Michel s'était orienté vers des études de viticulture au lycée de Beaune.

Gustave, en homme sans descendance, s'était pris d'affection pour ses neveux. En célibataire généreux, il les a gâtés comme ses propres enfants, leur a acheté des mobylettes, et même une voiture à Michel. Il s'était particulièrement attaché à Bernard, un garçon plutôt rigolard qui lui apportait en retour sa fantaisie, son originalité. Ce sont ~~ses~~ ^{de Bernard} enfants qui dirigent désormais le domaine. Nous étions en 1957.

françois de Gustave
En 1963, François, mon dernier beau-frère qui s'était marié, a demandé sa part de vignobles. M. Millat, le conseiller financier qui a aidé la famille dans cette opération m'avait demandé de rentrer dans les discussions, ce que j'ai refusé car seul Jean était alors marié, et que mon rôle de belle-sœur ne pouvait que rendre le partage plus compliqué. Mais je ne perdais rien des tractations, de l'extérieur. C'était intéressant, mais une des plus belles propriétés de Côte d'Or à diviser en quatre parts, ce n'est pas rien ! Les choses ont été bien faites.

Le plus jeune frère, François, travaillait chez son futur beau-père, un « monsieur », dans le secteur de la voiture et de la carrosserie. Il m'avait demandé de convaincre Jean de s'associer avec lui dans une maison de ^{voiture} vin « Gros, père et fils », ce qui permettrait à Jean de s'occuper de ses vignes pendant que lui poursuivait son activité dans l'entreprise de sa belle-famille. Jean avait accepté le marché, et avait exploité le domaine. Hélas, après sept ou huit ans, « Gros Père et Fils » s'était trouvé en difficultés financières et au bord du dépôt de bilan. François s'en était inquiété auprès de moi, et je n'avais pas hésité un seul instant : puisque j'avais hérité de ma mère de quelques immeubles au Creusot, j'ai vendu certains biens pour boucher le trou... Je ne sais pas ce qu'il est advenu de cet apport maintenant, je ne me souviens pas s'il y eut faillite à l'époque, mais je pouvais aider et nous n'en avons pas souffert. Nous étions alors dans les années 65 ou 66.

effluves nouvelles

Jean et François ont pu exploiter les mêmes vignes^{aux} Jean s'est passionné pour de nouveaux espaces et a acheté des années durant, échangé, remembré^{deux fois} dans les Hautes Côtes, puis a fourni un travail de Romain pour ôter les cailloux, alors que les premiers scrapers faisaient leur apparition. Michel aidait aussi à ces travaux pour préparer les terrains. Puis, les premières vignes ont été plantées en 1973. En visionnaire, Jean croyait à ces nouveaux lieux. Le changement climatique lui donne raison, avec l'obtention de vins expressifs dans ces vignes.

Après s'être refait, François Gros exploitait ses vignes lui-même avec son personnel, il s'était marié peu de temps après nous. Et puis un beau jour, Anne, sa fille ^{de 18 ans} âgée alors de dix-huit ou dix-neuf ans est arrivée sur son tracteur et a annoncé crânement à son père :

- Maintenant, c'est moi le boss !

Ce n'était pas qu'une boutade ! Anne affiche une volonté incroyable, des capacités hors de commun et elle a pris l'ascendant sur son père François qui levait le pied, et dont la santé déclinait. Elle a pris les rênes du vignoble ^{et a fait} un beau travail. Maintenant, Anne est respectée, d'autant qu'elle fut une des premières femmes exploitantes. et e trouves e

des enfants -

Fin de mandat

En même temps que la mairie, j'intégrai de façon automatique le SIVOM³⁰ du Nuits-Saint-Georges, le syndicat à vocations multiples qui existait déjà. Lors de mon deuxième mandat, je suis devenue la deuxième vice-présidente de ce syndicat intercommunal. J'ai travaillé alors beaucoup avec le sénateur Barbier³¹, aussi maire de Nuits-Saint-Georges, qui m'a chargée de la gestion de certains bâtiments dans le canton. Nous étions à la pointe du progrès, puisque nous étions trois femmes maires dans ce syndicat, sur les vingt-quatre communes représentées, ce qui n'était pas usuel à cette époque-là ! Mme Bouchard était la femme du recteur de l'académie, Mme Retz était l'épouse d'un négociant en vin. Comme elles étaient des femmes très respectables, j'avais l'impression d'arriver là un peu comme des cheveux dans la soupe ! La Bourgogne était en avance sur la parité.

Je me rendais à la réception de travaux dans les villages. J'ai beaucoup appris de ces fonctions, tout comme j'ai beaucoup appris des vingt-cinq années passées à la mairie de Vosne-Romanée. Bernard Barbier était un homme affable, bavard... Je me souviens particulièrement de l'époque de la loi Veil³², dont il ne partageait pas la philosophie mais qu'il avait votée en responsabilité, estimant qu'elle répondait à une attente de la société, et que cette attente collective devait l'emporter sur ses idées religieuses. Il me disait penser à toutes les femmes qui pourraient avoir besoin de cette loi... J'avais trouvé cette position très belle, et cet homme très réfléchi, faisant passer l'intérêt collectif avant ses intérêts personnels.

De la même façon, ma gestion collective de mon mandat de maire fut différente de ma gestion de mes affaires personnelles. Il a fallu que j'apprenne à connaître des gens nouveaux, parfois des voisins à qui je n'avais pratiquement jamais parlé ; il a fallu que je travaille avec bienveillance avec les conseillers municipaux, femmes et hommes de provenances diverses et aux capacités de travail parfois différentes. Certains adjoints ont été particulièrement formidables.

Plus tard et jusqu'à la fin de ma vie, mon mari m'a donné le surnom évocateur de Mme Thatcher³³ ! Ce surnom symbolique s'est répandu dans les Hautes Côtes où Jean se rendait très souvent, et chez nos amis...

Je ne sais pas si je tiens mes qualités d'un apprentissage auprès de mon père, que je n'ai pas côtoyé suffisamment à l'âge où cette transmission aurait pu avoir lieu, puisque j'étais en pension. Mais j'ai beaucoup discuté avec lui, surtout à table. J'aurais aimé en faire davantage avec lui : quand je lui faisais part de mes vœux, comme d'aller découvrir le Midi à l'époque de mon brevet, il argumentait contre mes propositions en faisant valoir les complications économiques et matérielles de cette époque de restrictions d'après-guerre, m'expliquant par exemple que les pneus ne feraient pas le voyage.

³⁰Un syndicat intercommunal à vocations multiples est un établissement public de coopération intercommunale français.

³¹ Bernard Barbier (1924-1998), sénateur de Côte d'Or de 1979 à 1998, membre du Groupe des Républicains et Indépendants, ancien négociant en vin.

³² La loi du 17 janvier 1975 relative à l'interruption volontaire de grossesse, dite loi Veil, est une loi encadrant une dépenalisation de l'avortement en France. Elle a été préparée par Simone Veil, ministre de la Santé sous la présidence de Valéry Giscard d'Estaing.

³³ Première ministre anglaise entre les années 1979 et 1990, femme d'autorité surnommée « la Dame de fer ».

L'approche de la fin de mon quatrième mandat m'a donné envie d'arrêter là ; malgré ma bonne forme, pour permettre un sang neuf aux commandes de la mairie. L'occasion de passer le témoin s'est concrétisée lors de la Saint-Vincent Tournante, en 1992.

C'est la fête vigneronne majeure, en l'honneur du saint patron des vigneron, accueillie tous les ans par un village viticole différent. Elle se déroule le dernier week-end de janvier, juste après le 22 janvier qui célèbre la Saint Vincent. À la suite d'un traditionnel défilé, c'est une cérémonie religieuse où les saints patrons des villages aux alentours se font bénir afin de "porter chance" à tout le village pour que les récoltes de l'année soient bonnes !

Pour notre village de Vosne-Romanée, c'est au cours de mon 4e mandat et en l'année 1992 qu'il fut retenu pour organiser cette fête protocolaire, entre traditions et dégustations, demandant des années de préparation, des centaines de bénévoles, et regroupant souvent des dizaines de milliers de participants de la France entière. Les cent confréries de Bourgogne – une par village viticole – défilent aux couleurs des blasons et au son des fanfares, et se regroupent pour la messe et les cérémonies d'intronisation. Michel alors président du syndicat des vigneron³⁴ a travaillé avec eux pour la préparation de l'animation, de concert avec celle plus formelle que je menais à la mairie et de façon complémentaire, qui concernait plutôt la sécurité avec les pompiers, les autorisations, les plans de circulation et de parking... Un conseiller municipal, Maurice Chevallier³⁴, avait accepté de prendre l'organisation de cette fête à la seule exigence que Michel Gros soit à ses côtés pour l'assister dans cette aventure difficile. Devant son efficacité, faisant l'unanimité dans le village, il m'est apparu bien vite que je tenais là mon successeur pour mon siège de maire, et je lui ai fait cette proposition qu'il n'a pas refusée. Il sera élu maire de Vosne-Romanée à ma suite en 1995. Comme moi, il fera quatre mandats successifs...

Cette fête vit sa première version en 1938 dans le village de Chambolle-Musigny, initiée par la confrérie des chevaliers du Tastevin, suivie en 1939 de notre village de Vosne-Romanée sous l'égide de Louis Gros mon beau-père, avant sept années d'empêchement pour raison de guerre. Depuis, seul le confinement Covid a eu raison de la régularité annuelle de cette fête viticole.

En 1944, la société civile des Amis du Château du Clos de Vougeot, nouvelle propriétaire du Château Clos de Vougeot, accorde aux membres dirigeants de la Confrérie des chevaliers du Tastevin, créée en 1934, un bail de 99 ans. Depuis, cette confrérie organise au Château deux séances annuelles de tastevinage avec un jury prestigieux récompensant les meilleurs vins.

Pour la mairie, il s'agit d'un très gros challenge. Si les participants doivent s'organiser eux-mêmes pour se loger dans les hôtels alentour, revient à la mairie de trouver une salle suffisante pour abriter le banquet monumental. Il nous est venu l'idée de construire un vaste hangar, financé par des vigneron et récupéré ensuite par eux pour leurs activités vinicoles. Ce furent alors de multiples réunions de chantier et de suivi pour la construction de ce bâtiment, qui sert toujours actuellement ~~par~~ des vigneron co-propriétaires. Il fallait aussi répondre aux sollicitations désespérées d'amateurs non invités, mais nous ne pouvions pas tout... Je me souviens en particulier de l'appel d'un monsieur que je ne connaissais, un certain M. Alain

³⁴ L'ancien maire Maurice Chevallier à l'honneur. « Le Bien Public 6 mai 2022 ». Par arrêté préfectoral, le titre de maire honoraire a été conféré à Maurice Chevallier pour trente-sept années de présence au conseil municipal dont vingt-cinq en qualité de premier édile. Élu pour deux mandats de conseiller, Maurice Chevallier débute en 1983 dans l'équipe de Jeanine Gros...